Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 79 — 5 AVRIL 1947 — 40 FRANCS

U OF I
LIBRARY

Phot. I. N. P.

DERNIER VICE-ROI DES INDES REÇU PAR LE CHEF DU PREMIER GOUVERNEMENT HINDOU

L'Amiral Lord Louis Mountbatten, qui avait été désigné comme vice-roi et gouverneur général des Indes à la suite de la promesse d'évacuation faite à la Chambre des Communes par M. Attlee, vient de rejoindre son poste. On le voit, dans la photographie ci-dessus, accueilli sur l'aérodrome de Palam, près de Delhi, par le pandit Jawaharlal Nehru, chef du gouvernement provisoire hindou.

165 PREMIERS PRIX D'OBSERVATOIRE

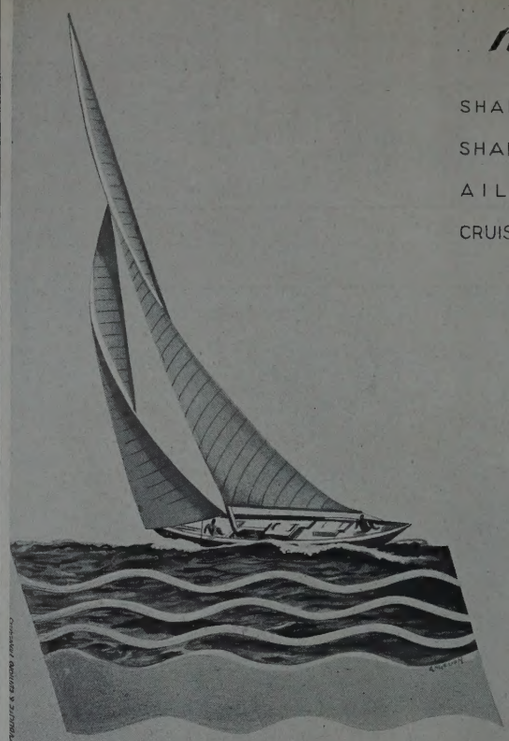
Etudes et constructions navales

SHARPIES de 9 m2

SHARPIES de 11 m2

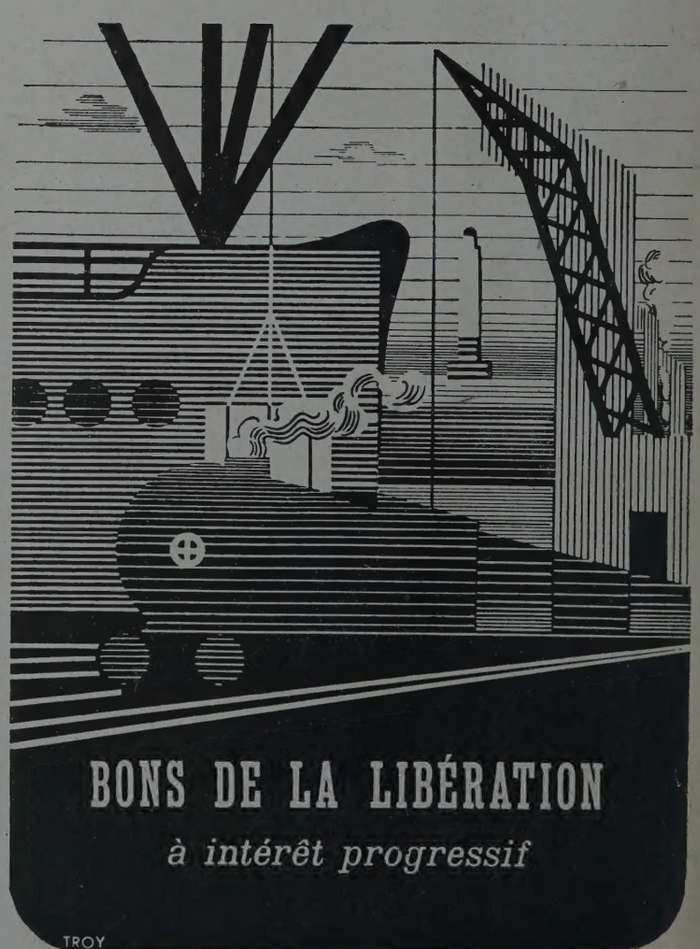
AILES

CRUISALERS "Passe-Partout"



M. BENOIT

24, RUE LOUIS BLANC, MALAKOFF (SEINE) _ ALÉSIA 06-87



France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 86 • 24 MAI 1947

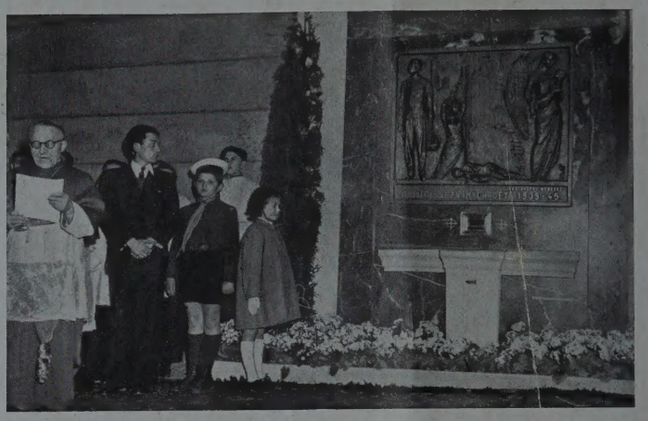
Phot. A. P.

LA VISITE DE LA FLOTTE AMÉRICAINE EN TURQUIE

... américaine, composée d'un porte-avions, d'un croiseur et de deux destroyers, s'est rendue en Turquie, où elle a jeté l'ancre ... devant Istamboul. On voit ici les marins se rendant à terre pour visiter l'ancienne capitale (voir article pages 514 et 515).

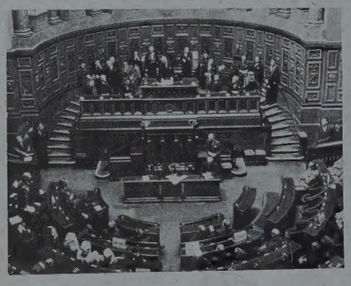
UNE SEMAINE DU MONDE

Bucarest. — *Les organisations israélites de Roumanie ont organisé à Bucarest une grande manifestation qui a réuni près de trois cent mille personnes, pour réclamer la liberté d'immigration en Palestine pour les Juifs.*



Prague. — *Un monument à la mémoire des enfants de tous les pays morts pendant la guerre sous les bombardements ou dans les camps de concentration a été inauguré à Prague en présence de l'archevêque Béran.*

Paris. — *Les généraux Juin et de Lattre de Tassigny ont inauguré aux Invalides l'exposition des armures ramenées d'Allemagne.*



Paris. — *M. Vincent Auriol a présidé au Luxembourg l'ouverture du XII^e^ Congrès de l'Union postale universelle.*

Paris. — *M. Léonard remplace M. Luizet comme préfet de police, poste dont M. Zives assurait l'intérim.*

Rome. — *M. de Gasperi a annoncé à l'Assemblée constituante la démission de son cabinet. C'est après avoir pris connaissance du communiqué publié par le groupe parlementaire socialiste majoritaire, qui déclarait impossible de résoudre les problèmes de l'heure par l'inclusion des partis de droite dans le gouvernement, que M. de Gasperi a estimé ne plus pouvoir conserver son mandat.*

Washington. — *M. Charles Ross, secrétaire du président Truman, a fait savoir que celui-ci avait accepté la démission de M. Dean Acheson, sous-secrétaire d'Etat, et qu'il allait soumettre incessamment au Sénat la candidature de M. Robert Lowett, ancien secrétaire adjoint de l'Air.*

La Haye. — *Un communiqué officiel néerlandais a fait connaître qu'après plusieurs semaines de discussions la République indonésienne a rejeté les propositions qui lui avaient été faites par les Pays-Bas touchant la coopération de l'Indonésie et de la Hollande dans le domaine économique.*

Addis-Abbeba. — *Dans une interview accordée à un journaliste anglais, l'empereur Haïlé Sélassié maintient les revendications de l'Abyssinie concernant la cession à ce pays des deux anciennes colonies italiennes d'Erythrée et de Somalie.*

Tchoung-King. — *Menacé de la formation d'un gouvernement dissident à Changhaï, le cabinet chinois a cédé sur l'un des trois points contenus dans l'ultimatum que lui avait adressé la Fédération des ouvriers de cette ville qui demandait le rajustement des prix et celui des salaires.*

Stuttgart. — *Le docteur Schacht, acquitté à Nuremberg, a été reconnu, par le tribunal de dénazification, coupable d'avoir contribué à l'agression nazie et condamné à huit ans de détention.*

Budapest. — *M. Zoltan Tildy, président de la République de Hongrie, félicite M. Peter Groza, chef du gouvernement roumain, en visite à Budapest, à qui il a remis la grand'croix de l'ordre de la République de Hongrie.*

Lyon. — *Dans l'amphithéâtre de la Faculté des lettres, M. Caffery, ambassadeur des Etats-Unis, qui vient de recevoir le grade de docteur* honoris causa *de l'Université de Lyon, é*

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 79 • 5 AVRIL 1947

Phot. Mato.

LE PORT DE DAÏREN VA ÊTRE RENDU A LA CHINE

Le ministre des Affaires étrangères de Chine vient d'annoncer que l'U. R. S. S. serait prête à remettre au gouvernement chinois le port de Daïren, situé à proximité de Port-Arthur, dans le golfe du Pétchili, que les troupes soviétiques occupent depuis la fin de la guerre avec le Japon. Le gouvernement des Etats-Unis, en se félicitant de cette décision, a exprimé l'espoir que Daïren sera bientôt ouvert au commerce international.

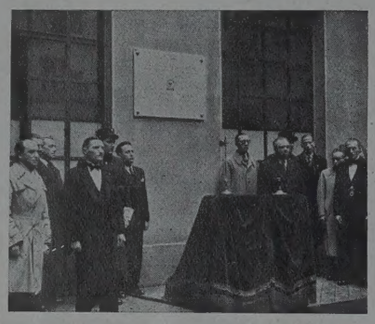
42165

UNE SEMAINE DU MONDE

Rome. *— MM. Ambroise Croizat et Carlo Sforza, ministres du Travail de France et d'Italie, ont signé le 22 mars un accord réglant les conditions de la venue en France de deux cent mille travailleurs italiens.*

Canberra. *— M. W. J. McKell reçoit l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Butler et M^me^ Butler venus le féliciter de sa nomination au poste de gouverneur général d'Australie, où il succède au duc de Gloucester.*

Paris. *— Succédant à M^me^ Camille Marbo, M. Gérard Bauer a été élu président de la Société des gens de lettres.*



Paris. *— M. Depreux a inauguré une plaque à la mémoire des héros torturés, rue des Saussaies, par la Gestapo.*

Le Caire. *— Le cheikh Youssel Yussine, délégué de l'Arabie séoudite, a été élu président de la 6^e^ session de la Ligue arabe.*

Cherbourg. *— Sir Prist et sir Harry Taylor, échevin et lord-maire de Plymouth, sont accueillis, à Cherbourg, par M. Schmidt.*

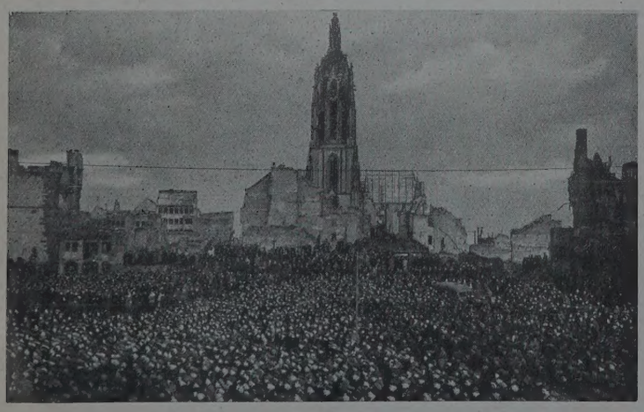
New York. *— Le Conseil de sécurité a rejeté le projet de résolution britannique condamnant l'Albanie pour le mouillage sans avertissement de mines dans le canal de Corfou. La Grande-Bretagne a cependant maintenu sa plainte.*

Washington. *— Selon des informations officieuses, la Grande-Bretagne aurait lancé des invitations aux Etats-Unis, à la France et à l'U. R. S. S. en vue de la réunion à Londres d'une conférence des suppléants qui désignerait une ou plusieurs commissions chargées de visiter les anciennes colonies italiennes avant de décider de leur sort.*

Assomption. *— Le général Morinigo, président du Paraguay, aurait décidé, après s'être entretenu avec les chefs de l'armée, de repousser l'ultimatum, demandant sa démission, que lui ont adressé les insurgés. Les forces gouvernementales massées autour de la localité de Bado-Capitan se préparent à déclencher une grande offensive contre les positions occupées par les troupes rebelles.*

Batavia. *— Les délégations hollandaise et indonésienne ont procédé le 22 mars à la signature de l'accord de Linggardjati, conclu en novembre dernier. Après la cérémonie le docteur Hubertus Van Mook, lieutenant général de l'Indonésie, a prononcé un discours dans lequel il s'est félicité de l'avènement de l'ère nouvelle de coopération qui s'ouvre devant les peuples des Pays-Bas et des Indes néerlandaises.*

Tchoung King. *— Le comité central du Kuomintang a décidé d'abolir « le Conseil suprême de la Défense nationale » et de le remplacer par un « Conseil central politique » qui comptera des représentants de tous les partis. Cette mesure marque une étape importante du passage du régime de « tutelle » du Kuomintang au régime constitutionnel, dont l'entrée en vigueur a été prévue pour les derniers mois de l'année 1947.*



Francfort-sur-le-Main. *— Les deux présidents du parti de l'Unité, Otto Grotewohl et Wichem Puck, venus de zone russe, ont prononcé devant quarante mille personnes des discours en faveur de l'union des partis de gauche.*

Le Havre. *— Un incendie d'une très grande violence a ravagé des hangars, détruisant 16.000 tonnes de coton qui représentaient une valeur de 250 millions de francs. L'hypothèse de la malveillance n'est pas exclue.*

PAQUES ÉTERNELLES

PAQUES... Seul, je me plais à prononcer ces deux syllabes, à mi-voix... Pâques... Je me les répète sur tous les tons, plus ou moins vite, entre deux silences plus ou moins longs... Je m'organise ainsi une petite féerie, et peu à peu m'abandonne « au pur délice sans chemin ».

D'abord j'écoute en elles tantôt le bruit des dernières gouttes d'une giboulée, tombant lentement de la glycine reverdissante... Pâques !... Pâques !... et s'écrasant sur le bord de la fenêtre ouverte au soleil dévoilé ; tantôt le bruit des galoches du bon voisin qui, sans attendre la fin de l'orage, vient par le sentier ruisselant... Pâques ! Pâques !... apporter une heureuse nouvelle.

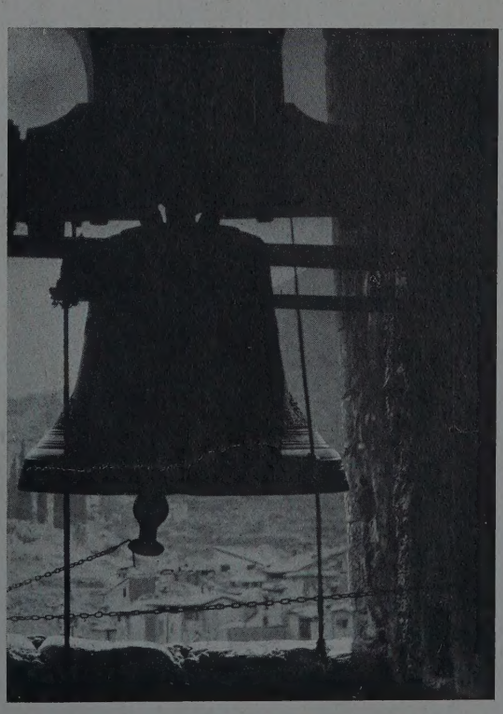
Puis ce sont des cloches qu'elles me font entendre — des cloches si différentes de celles où résonne l'autre adorable mot de Noël, grêle, gai, précipité, comme le carillon qui secoue en sa chape de lierre un petit sanctuaire paysan... Pâques, Pâques ! Il y a là, me semble-t-il, une cadence plus large, une musique plus grave. Noël, étoile surgie dans les ténèbres, Noël, crèche de l'agneau nouveau-né, c'était hier l'aurore d'un monde, l'espérance vierge. Pâques, ange assis sur le tombeau descellé, Pâques, ressuscité qui se remontre en habits de jardinier, c'est aujourd'hui, après les épreuves de la mort et de l'hiver, l'effacement des larmes et la reprise des tâches terrestres. Noël, c'était hier la fête de l'innocence ignorante de tout, douleurs, défaillances, saisons. Pâques, c'est aujourd'hui la fête du printemps qui console, du courage qui régénère et qui recrée.

Enfin, voici qu'à mon oreille surprise, tandis que je rêvais, les syllabes divines se sont encore transformées.

Pâques... Pâques... Oui, c'est bien cela... Oui, cela rend bien le son, mat et bref, de la muraille contre laquelle, en passant, discrètement, pieusement, toque de l'index l'avare charmé de se dire qu'il a, derrière ces pierres, en secret, accumulé d'ingaspillables richesses, qu'il possède là un trésor à l'abri de tous et de lui-même... Pâques ! Ah ! pour chacun de nous qui sommes déjà si éloignés de la jeunesse ou qui déjà nous en éloignons, Pâques n'est-il pas également la fête des souvenirs les plus charmants, les plus précieux de notre vie, de ces souvenirs qu'il faut thésauriser, pour le secours des heures de déréliction, au profond de notre cœur, y protéger avaricieusement de nous-mêmes, de notre oubli ?... Pâques, fête de notre lointaine, de notre impérissable adolescence !

Et, tout à coup, je me tais. Ce mot que, par jeu, je me disais et redisais à mi-voix, dont j'éprouvais les harmoniques, je ne fais plus à présent que de le regarder.

Il m'apparaît au centre d'un bouquet rond et serré à la façon de ceux que les enfants du village offrent, en avril, par-dessus la haie, aux citadins en promenade. Autour de lui, première églantine rose, honneur du jardin écumeux de pousses blondes, quelle invisible main a disposé en couronnes diaprées tous ces autres vocables si riants ou si beaux : vacances, jeux, lectures, rêveries, poètes, crépuscules, langueurs ?... Quelle main bénie me présente dans une pénombre ocellée de pleurs cette moisson d'évocations embaumées ?



Je me rappelle, de même vous vous rappelez, sinon je vous plaindrais, ce dessillement paradisiaque aux merveilles du renouveau, aux jeunes splendeurs de la nature ; ces échappées de poulain, ces courses folles, interrompues pour cueillir tendrement des violettes ; ces brusques rougeurs au son d'une voix cependant familière, à la vue d'un visage cependant connu depuis longtemps ; le lendemain, ces premiers vers écrits, à la dérobée, en comptant sur les doigts, puis perdus dans les poches ; ces lectures passionnées à l'ombre claire du lilas, encore tout à l'heure puérilement secoué pour en faire choir les hannetons endormis à l'envers du feuillage ; ces instants de mutisme, le soir, ces airs distraits ou absorbés, fougueusement niés aux questionneurs qui se penchaient, paupières clignées, sous l'abat-jour de la lampe familiale ; bref, tout ce radieux désordre, toute cette ivresse légère que, dans l'âme où conspiraient à son bonheur un enfant déjà vieux et un homme nouveau-né, apportèrent jadis deux ou trois saisons de Pâques ouvertes comme un bois enchanté parmi le frissonnement feuillu du dimanche des Rameaux...

Dans les églises de vos provinces, ce jour-là, peut-être agitiez-vous un brin de buis, tout simplement. Peut-être ne connûtes-vous pas, comme nous dans nos églises girondines, la gloire et la joie de brandir de ces hautes branches de laurier, bien choisies, bien pyramidales, tout ornées de dorures, de jouets, de friandises, qui faisaient de ce dimanche printanier une sorte de second Noël, puis que nous dégarnissions — après quelques légers prélèvements personnels, évidemment — en faveur des petits malades des hôpitaux et des taudis.

Mais, dans les jours suivants, ici ou là, en Touraine, en Poitou, en Franche-Comté, en Bourgogne, vous étiez certainement réjoui par tel ou tel autre de ces usages ravissants qui chez nous fleurissent à Pâques comme les crocus en marge de la forêt, et qui, souvent d'immémoriale origine, comptent parmi les titres de noblesse de notre pays si ancien et toujours si vivant.

Ici, c'était l'attente des cloches, après un triduum de silence funèbre ; enfin, vers dix heures du matin, leur retour de Rome, soudain leur concert triomphal dans le campanile de l'azur où plongeait le vol des martinets et montait le cri émerveillé des enfants : « Elles arrivent ! Je les vois !... »

Là, en ces mêmes heures du samedi saint, c'était, autour de la maison paternelle, la conduite des tout-petits qui cherchaient les minces présents glissés pour eux sous les herbes par l'ange du tombeau rouvert au jour doré ; et qui, derrière leurs guides amusés, avançaient sur la pointe des pieds, le souffle court, le sourire aux lèvres, avec cette confiance mêlée d'un sentiment d'indignité que l'être humain eut toujours en présence du mystère.

Ailleurs, moins poétiquement sans doute, mais non moins joyeusement, c'était, au premier son des cloches rentrées d'exil, le fouettement de

l'omelette au lard, le débouchage de la bonne bouteille, le casse-croûte improvisé entre connaissances, et renouvelé, sans le savoir, des antiques cheminements de pèlerins au terme d'une étape nocturne.

Enfin, partout, vieille comme le monde, fraîche comme le petit jour sur la ferme, c'était la coutume des œufs.

Certes, il est préférable, cette année encore, de ne point parler des œufs de sucre et de chocolat. Efforçons-nous, quelque temps encore, de les oublier ; du moins de les imaginer aussi loin dans le passé que ces œufs enrobés de gemmes par les orfèvres les plus adroits, ou enrichis de peintures, paysages, fleurs, portraits par les plus grands artistes, et dont se faisaient présent, aux époques de loisirs et de luxe, les fortunés de ce monde.

Non, aujourd'hui, en attendant une ère meilleure, ne pensons plus qu'à vous, œufs blancs ou roux, collés de brins de paille, qu'en tant de contrées les garçons vont, de hameau en hameau, quêter et échanger contre cantiques, chansons, baisers de paix : œufs vermillons qu'après d'affectueuses bourrades les copains se payent les uns aux autres, au cabaret, avec un coup de vin blanc aigrelet et lumineux ; œufs enduits d'or par les jeunes filles ou les vieilles filles, au long de leurs soirées de nostalgie ou de solitude, et qu'à l'issue de la grand-messe elles glissent en riant dans le réticule de leurs amies ; œufs de carton où sonne confusément quelque brimborion, offerts par le sans-famille invité au rituel repas d'agneau rôti... Tous, modestes œufs fidèles aux traditions, que de souhaits vous avez toujours apportés, et, ces jours-ci, plus que jamais, apporterez en chaque coin de notre chère France à peine réveillée d'un si long et si dur cauchemar !...

Symboles du renouveau, symboles des renaissances, œufs blancs ou rouges, ou dorés, artificiels ou naturels, chauds à la main, doux au regard, mystérieux à l'oreille, ah ! en ce printemps mieux qu'en nul autre printemps d'avant notre passagère mise au tombeau, soyez bénis et salués, prometteurs œufs de Pâques !

MARTIAL-PIÉCHAUD.

CRISES SANS CRISE

Le public a parfois le sentiment que la politique relève d'un certain ésotérisme. La succession des événements, telle qu'il peut la voir, lui apparaît chargée de paradoxes et de contradictions. Dans son besoin de logique, il en vient très vite à placer derrière chaque fait en apparence inexplicable des pactes secrets et de mystérieux mobiles.

Ce qui s'est passé avant les vacances parlementaires n'est pas de nature à apaiser cette défiance. M. Ramadier est resté après avoir déclaré, en un Conseil national de la S. F. I. O., qu' « il fallait savoir s'effacer plutôt que de vivre dans l'équivoque ». M. Thorez a voté des crédits que ses amis refusaient, approuvé une politique que son parti condamnait. Le Rassemblement des gauches décidait un moment de retirer ses ministres, mais se ravisait aussitôt, la majorité se ralliant au point de vue de la minorité.

C'est à propos de l'Indochine que la politique a pris, une fois de plus, quelque liberté avec la logique.

Il semblait pourtant que l'unanimité était non seulement souhaitable, mais possible autour de la position définie par M. Ramadier. Celui-ci avait déclaré clairement : « La France doit d'abord rétablir l'ordre troublé par l'agression du 19 décembre, puis construire dans ce cadre de l'Union française. » La nomination de M. Bollaert, administrateur de grande classe, était la preuve que le gouvernement estimait venue l'heure où les militaires doivent laisser l'initiative aux civils.

Dès le début du débat public au Palais-Bourbon, les communistes marquèrent leur désapprobation à l'égard d'une politique à laquelle M. Thorez et leurs ministres avaient souscrit, au moins tacitement, en restant à leur poste. Bien vite l'Assemblée nationale fut partagée en deux blocs.

C'est en vain que M. Ramadier fit remarquer que les crédits militaires demandés étaient déjà engagés ; en vain qu'il posa, à propos de Ho Chi Minh, ces questions troublantes : Est-il encore vivant ? Est-il l'instigateur du complot du 19 décembre ? En est-il une victime ou tout au moins ce complot n'a-t-il pas été organisé sans lui ? Les députés communistes, liés par une décision du Comité central, refusaient les crédits et exigeaient que l'on traitât avec Ho Chi Minh. Il est symptomatique que, dès ce moment et dans les jours qui suivirent, ils affirmèrent leur solidarité avec Duong Bac Maï, dénoncé comme l'assassin et le détrousseur de trois résistants français.

La rupture de la majorité était acquise cependant. M. Ramadier, après avoir déclaré sans ambage qu'il ne l'accepterait pas, se contentait, pour finir, des voix non communistes et de celles de M. Thorez et de ses collègues. Tous les groupes de la majorité, avec des réactions plus ou moins amorties, s'inclinaient à leur tour.

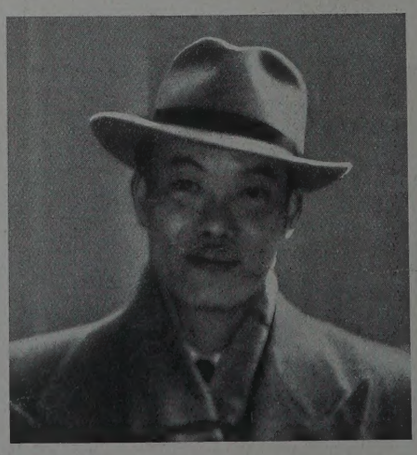
Personne n'envisage sérieusement que l'équivoque de cette situation puisse se prolonger au delà de la Conférence de Moscou. Mais cette conférence suffit-elle, à elle seule, à expliquer que le pays ait évité une crise ministérielle ?

En fait, ce malaise, qui a rompu la majorité et aurait pu rompre le gouvernement, tient à des causes plus profondes, que la résignation de M. Ramadier et des partis au pouvoir n'a pas fait disparaître.

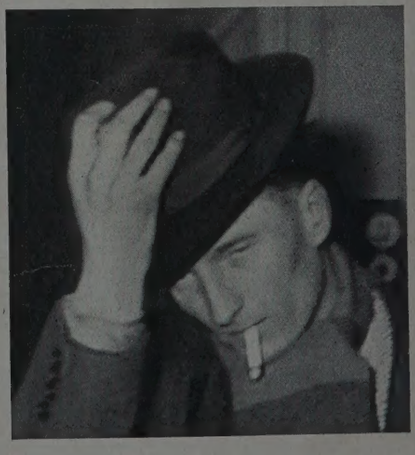
Le raidissement des communistes s'est produit à propos de l'Indochine. Mais il dépasse un problème particulier. Le discours du président Truman devant le Congrès américain a été, à leurs yeux, le premier acte d'une vaste offensive internationale contre les idées qu'ils représentent. A ce discours répondait, sur le plan français, le ton agressif de certains interpellateurs du Palais-Bourbon. Ils en ont conclu à l'existence d'une combinaison qui tendrait à les exclure à bref délai du gouvernement. De là, chez certains de leurs leaders, l'idée qu'il valait mieux entrer d'ores et déjà dans l'opposition, se placer dans une attitude défensive appuyée sur une partie agissante des masses populaires et leurs revendications. Pour ce dessein stratégique l'affaire d'Indochine leur paraissait un terrain excellent.

Le vote de M. Thorez et de ses amis est une concession de tactique qui ne les engage que dans les apparences. D'autre part, le président de la République a fait intervenir M. Herriot, second magistrat de l'Etat, M. Léon Blum, conseiller toujours écouté. L'argument dont on

Joinovici, ami de la Gestapo et de la police, a disparu au moment d'être arrêté.



Duong Bac Maï, ancien délégué vietnamien, appréhendé à Paris, sera incarcéré à Djibouti.



Acquitté le 25 janvier, René Hardy a été arrêté à nouveau et déféré à la justice militaire.

a usé est que le régime est encore trop mal assis pour servir de cadre à une explication entre l'extrême gauche et ses adversaires. La réaction des partis s'est atténuée pour la même raison.

Il y aurait toutes chances pour qu'à la rentrée parlementaire on retrouvât le même état d'esprit au Palais-Bourbon. Mais, en un mois, et au sein de chaque parti, les militants auront le temps de peser sur leurs élus, et les militants ont une réputation justifiée d'intransigeance. Le maintien du gouvernement, dans l'esprit de M. Ramadier, est un maintien à terme. L'argument de Moscou aura cessé de jouer.

On devrait donc s'attendre à ce que l'actuel cabinet disparaisse dans quelques semaines. Mais la logique sera-t-elle une fois de plus démentie par les événements ?

C'est le secret du mois de mai.

En attendant, la presse, qui sort d'un silence forcé de cinq semaines, livre au public une ample moisson de scandales. Les noms fusent de partout : il y a ceux que l'on ose écrire, ceux que l'on se contente de chuchoter. Les « affaires » se compliquent et, en se compliquant, se rejoignent. Et, quand d'elles-mêmes elles ne se rapprochent pas, il se trouve quelqu'un pour donner le coup de pouce indispensable. On vit dans une atmosphère qui rappelle de fâcheux précédents. Doit-on en conclure que l'immoralité a tout submergé ? Ou encore qu'un vaste complot menace le régime ?

Ici, il faut se défier des généralisations hâtives.

C'est que, dans tous ces scandales, la passion politique intervient et brouille la vérité, déjà incertaine. A travers le cas douloureux de Hardy, ceux-ci cherchent à compromettre une certaine Résistance. A travers Crestois, ceux-là poursuivent la fraction communisante du M. L. N. à laquelle appartenait le prévenu. Pour les uns et les autres chacune de ses affaires engage ceux qui sont liés avec les coupables par l'amitié ou l'affinité politique. On retrouve toujours la même notion de responsabilité collective.

Peut-être ces scandales sont-ils moins graves que l'affaire Joinovici. Le cas de cet étranger, trafiquant, escroc et peut-être assassin, met en cause une partie de la police, c'est-à-dire un rouage essentiel de l'Etat. Les sommes dont a pu disposer le corrupteur sont énormes. Il y a, non plus un individu, mais des dizaines en cause. Et que révélerait le principal coupable s'il n'était insaisissable ?

Il semble pourtant que le ministre de l'Intérieur soit décidé à frapper : il en a donné des preuves. Il semble aussi que les ravages de la corruption n'aient pas dépassé les limites d'un horizon assez étroit, qui est celui de la préfecture de police.

Dans ces scandales, on chercherait en vain les traces d'une entreprise sérieuse contre la République. Nous pouvons dire que le ministre de l'Intérieur a le sentiment qu'une telle entreprise n'existe pas à l'heure actuelle.

Il ne faut donc pas que la chronique des scandales, puissamment alimentée aujourd'hui, fasse perdre de vue les vrais problèmes et surtout le grand problème du moment qui tient dans les trois mots : salaires, prix, monnaie.

Le public garde le sentiment qu'une menace latente pèse sur le billet de banque.

Le but à atteindre est clairement désigné par les spécialistes, aperçu clairement par l'opinion publique. Il s'agit à la fois de réduire les dépenses de l'Etat et de rendre effective la baisse des prix.

Ce double but n'est pas encore en vue.

Si la « Commission de la Hache » travaille efficacement, nous n'avons pas eu pour Pâques le budget ordinaire en équilibre promis par M. Robert Schuman. Le régime du cahier trimestriel de crédits ne vaut pas mieux que celui des douzièmes provisoires. Il est aussi loin que lui de cette probité comptable dont le ministre des Finances s'était fait une règle d'or.

L'absence de journaux a nui à l'expérience de baisse. Malgré M. Philip, gardien vigilant des prix, la production agricole se plie mal aux décrets de 10 %.

Le public s'impatiente. Il y avait une nervosité évidente chez les manifestants du 25 mars. Sur le Champ-de-Mars, M. Léon Jouhaux, élément modérateur de la C. G. T., a déclaré : « Si le gouvernement se montre impuissant, nous reconsidérerons notre position. » C'est la menace, clairement énoncée, d'une nouvelle demande d'augmentation des salaires.

En fait, l'action sur les prix et la réduction des dépenses exigent un gouvernement qui réponde à deux conditions : une autorité nettement affirmée, des bases suffisamment larges. M. Léon Blum a rempli la première de ces conditions, M. Ramadier la seconde. On voudrait être sûr que les deux ne fussent pas incompatibles et qu'un chef de gouvernement pût obtenir l'une sans sacrifier l'autre.

Pour réclamer la baisse des prix et appuyer un certain nombre de revendications ouvrières, les adhérents parisiens de la C. G. T., rassemblés le 25 mars, en fin de journée, au Champ-de-Mars, ont assisté à un meeting au cours duquel MM. Léon Jouhaux et Henaff prirent la parole.

LA CONFÉRENCE DE MOSCOU

LES THÈSES SE CRISTALLISENT

La Conférence de Moscou se déroule suivant le protocole qui s'est instauré dans toutes les réunions internationales de l'après-guerre : les chefs des différentes délégations prennent la parole à tour de rôle et exposent la thèse de leur gouvernement. Il n'est pas étonnant qu'avec un pareil procédé toutes les conférences de l'après-guerre aient débuté par un pessimisme désabusé. La Conférence des Quatre à Moscou n'a pas manqué à la règle. Il suffit d'analyser les longues déclarations des quatre ministres pour établir le point de départ d'une période de discussions qui s'ouvrent sur une question délicate et complexe.

Les données du problème sont les suivantes : il y a, d'une part, l'Allemagne, et, de l'autre, l'accord de Potsdam entre les Trois Grands relativement à cette Allemagne.

L'Allemagne est une réalité dont il ne faut pas faire abstraction : elle est présente à Moscou, malgré qu'elle n'y soit pas représentée. 66 millions d'Allemands doivent vivre sur un territoire dont la superficie est réduite par rapport à celle de 1919. A ce chiffre il faut ajouter 2 millions de prisonniers qui sont en captivité et un nombre plus élevé encore d'Allemands qui restent à transférer dans leur pays d'origine et expulsés de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, en application des accords de Potsdam. La population de l'ancien Reich dépassera bientôt 70 millions d'habitants ; avec les naissances, qui reprennent grand train, c'est dans quelques années 75 millions d'êtres humains qui au cœur de l'Europe constitueront le bloc démographique le plus fort du vieux continent. (Une densité de 200 habitants au kilomètre carré pour 62 en Pologne, 75 pour la France et 43 en Russie d'Europe.)

Alors que la Grande-Bretagne et la France manquent de main-d'œuvre, une masse de travailleurs risquent de rester en chômage fonctionnarisé dans le monde à l'envers dans lequel nous vivons. Au train où vont les choses, les vaincus devront être ravitaillés par les vainqueurs à un rythme de plus en plus grand. Les Etats-Unis déclarent que leur zone d'occupation leur coûte bon an, mal an 140 millions de dollars, et la Grande-Bretagne 80 millions de livres. Les Russes semblent moins importunés par ces soucis dans leur zone agricole, tandis que la France, paraît-il, parvient à faire vivre sans bourse délier les habitants de la région qu'elle administre.

On comprend que les Anglais et les Américains soient désireux de modifier cette invraisemblable situation et qu'ils aient décidé d'unir leurs deux zones, que les Russes y soient disposés à condition que les réparations qui leur ont été promises à Yalta soient garanties et leur politique assurée, et que la France y trouve, à son tour, son compte, c'est-à-dire une attribution de charbon indispensable à son redressement économique et une assurance relativement à sa sécurité.

Ainsi donc les réalités économiques et financières sont impérieuses et elles inspirent incontestablement les attitudes des Quatre. Mais, si l'on en est arrivé à cette situation, c'est que l'accord de Potsdam en a permis l'établissement, qu'il l'a légalisé. Cet accord fondamental donne à chacun des occupants un droit, le même pour chacun d'eux dans chaque zone. Comment alors concilier ce découpage de l'Allemagne en quatre avec le principe formulé à Potsdam que l'Allemagne sera traitée comme une unité économique.

Les données du problème sont la réalité allemande, d'une part, et, de l'autre, les intérêts divergents des quatre occupants, qui n'ont pas pu appliquer le principe qu'ils avaient établi. Les Quatre sont donc contraints de partir de cette situation matérielle et d'aboutir à des aménagements économiques et financiers d'abord, avant tout règlement politique. C'est la situation absolument inverse de celle de 1919, où les hommes d'Etat ont considéré essentiellement l'aspect politique de l'Europe en laissant la vie économique s'organiser d'elle-même.

Il suffit maintenant d'examiner les thèses en présence pour faire le point.

Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont pratiquement aligné leurs systèmes. Pour que l'Allemagne puisse vivre, ce qui est indispensable à toute conception saine de l'Europe, il lui faut son unité économique et un train de vie normal : par exemple, elle doit pouvoir payer ses importations à l'aide d'exportations. Cette unité économique, elle peut être faite par la constitution d'un gouvernement central démocratique exerçant son action au-dessus d'administrations locales autonomes dans le cadre régional. On pourrait obtenir cette organisation par l'établissement d'une constitution faite par les Allemands, sous le contrôle des occupants en partant des assemblées élues dans les pays. On aboutirait ainsi à une centralisation politique faible, mais forte au point de vue économique et à une décentralisation administrative complète. La première étape de cette évolution serait l'unification de l'Allemagne, c'est-à-dire la libre circulation des hommes et des biens dans l'ensemble du territoire. Le souci primordial des Anglo-Saxons est donc de se libérer des charges que l'occupation leur impose et de faire rentrer ensuite l'Allemagne dans le circuit commercial du monde.

A cette thèse s'oppose celle des Russes. Ceux-ci préconisent la formation d'un Etat démocratique, à qui l'on donnerait une constitution (M. Molotov a même proposé que l'on reprît celle de Weimar comme base de discussion). Cet Etat démocratique, où les syndicats seraient les éléments essentiels, resterait contrôlé au point de vue de sa production, qui servirait de gage au paiement des réparations dues à la Russie. L'Allemagne, au point de vue économique, resterait hors du circuit international, mais serait intimement rattachée à l'économie soviétique.

Entre ces deux attitudes se place le plan français, qui, d'une part, est très élevé : c'est un projet de fédéralisme inspiré de l'histoire prébismarckienne, et, de l'autre, très réaliste : nous réclamons la Sarre en toute souveraineté et un régime international de la Ruhr qui nous accorde de larges attributions de charbon. Moyennant quoi nous pourrons céder sur les accords politiques relativement au statut de l'Allemagne.

Comme on le voit, les considérations politiques ne paviennent pas à changer les positions, mais au contraire à rendre plus apparentes les oppositions de fait. Toutefois il semble que les revendications de la France et de l'U. R. S. S. soient de même nature et que, par suite, elles puissent faire rejoindre la politique des deux pays, tandis que la même évolution s'est déjà faite pour les Anglo-Saxons. Mais, si ces deux puissances ont une même conception politique, la France et les Soviets sont, à ce point de vue, en opposition formelle.

Enfin, si l'on considère que le bassin de la Ruhr représente 90 % du charbon, 72 % de la fonte, 74 % de l'acier, 69 % des produits laminés subsistant dans le territoire allemand, compte tenu des amputations orientales et du rattachement de la Sarre à l'économie française, on se rend compte de la valeur de cette région dans la production de l'Allemagne. C'est donc, en fin de compte, au règlement de la Ruhr que l'on aboutit. Pour le moment, les Anglais tiennent le bassin et il est bien évident qu'ils n'abandonneront cette position que s'ils obtiennent des avantages. M. Bevin, on l'a vu, a assez rudement repoussé les prétentions françaises à une plus large attribution de charbon. Malgré le traité de Dunkerque l'entente s'est révélée inexistante. Et la Grande-Bretagne n'a pas hésité à nous faire comprendre qu'elle n'entendait pas que le rapprochement qui s'esquissait avec la Russie sur une même revendication relative aux réparations soit favorable à nos intérêts.

On en est donc arrivé à une sorte de cristallisation des thèses. On s'aperçoit que, si un compromis du point de vue politique pourrait, à la rigueur, se trouver, il n'en est pas de même du point de vue économique malgré que, mises à part les modalités d'application, soit admis le principe de la nécessité de considérer l'Allemagne comme une unité. Mais chacun veut tirer de ce principe son profit personnel.

Il est à prévoir que c'est dans la voie la plus facile que s'orientera la recherche d'une décision à la conférence, donc un premier pas vers un statut de l'Allemagne au point de vue politique. Aucun des Quatre ne désire rompre la conférence, comme aucun d'eux ne veut céder ce qu'il tient en vertu des droits qu'il tire d'un accord commun.

Il manque un arbitre dans cette diplomatie sans souplesse. Les Etats-Unis, depuis les engagements récents du président Truman, ne paraissent plus devoir en assumer le rôle qui leur revenait comme puissance extra-européenne. La France, trop engagée, ne peut plus profiter de l'occasion qui s'offrait à elle. Les Quatre devront porter longtemps le fardeau de l'Allemagne vaincue.

Phot. A. F. P. (Roger Parry).

ROGER CÉRÉ.

Siégeant au Conseil des suppléants à Moscou, on reconnaît, de gauche à droite : MM. Strang (Grande-Bretagne), Vychinski (U. R. S. S.), Couve de Murville (France) et Murphy (Etats-Unis).

SEPTIÈME SESSION DE LA HAUTE COUR

LE SABORDEUR DE LA FLOTTE

par ALBERT KAMMERER

L'amiral de Laborde répond à l'interrogatoire du Président.

« Depuis l'Ecole navale j'ai reçu l'ordre de saborder mon bâtiment plutôt que de le remettre à un ennemi ou à un étranger. »

UN JURÉ :

« Considériez-vous le gouvernement de Pétain comme le gouvernement légal de la France ? »

LABORDE :

« J'obéissais au seul gouvernement existant. »

DE tous les procès faits en Haute Cour de justice aux amiraux les plus élevés dans la hiérarchie de la marine française, celui dont est l'objet l'amiral de Laborde est sans conteste le plus grave et le plus douloureux.

Le comte Jean de Laborde, commandant des Forces de haute mer (F. H. M.) à Toulon au moment du débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord, avait derrière lui la plus brillante carrière et passait pour l'as de la stratégie maritime. Il devait quitter son commandement le 14 novembre, soit six jours après ce débarquement. Mais le 11 novembre, jour de la violation de la zone libre par les Allemands, Laval, qui le savait irréductible contre les Anglais et incapable d'appareiller pour aller se joindre à eux ou aux forces dissidentes, tandis qu'on ne savait pas ce que ferait un successeur, décida de le maintenir en service actif.

De ce fait, il porte la responsabilité d'avoir répondu par le mot de Waterloo aux invitations de Darlan à rallier la côte africaine ; il porte aussi celle, beaucoup plus grave, d'avoir, conformément aux ordres permanents de la marine, présidé au sabordage du 27 septembre, qui réduisit à néant ce qui restait de notre marine de guerre après les pertes de Mers-el-Kébir, Oran, Casablanca et Diégo-Suarez.

Son procès était lié à ceux des amiraux Marquis, Abrial et Auphan (ce dernier contumax), et, si l'amiral n'a pas été jugé en août dernier, c'est parce que, relevant d'une grave opération chirurgicale, il était hors d'état physiquement d'être jugé.

L'amiral de Laborde, personnage singulier, sportif, jeune d'allure malgré ses soixante-cinq ans au moment du débarquement, était bon aviateur, bon marin, doté d'un grand caractère et plein de cran, mais aussi impulsif, autoritaire et violent. Il passait pour le meilleur chef de guerre de la flotte. Il est l'objet de deux chefs d'accusation principaux, tous deux d'une gravité exceptionnelle et pouvant entraîner la peine de mort.

D'une part, Laborde a mené avec les Allemands, de concert avec l'amiral Marquis, le 11 novembre, une négociation tendant à laisser le camp retranché de Toulon en dehors de l'occupation allemande. Cette convention, en apparence favorable, n'était qu'une ruse de guerre pour empêcher l'amiral de donner l'ordre d'appareillage en le rassurant sur sa sécurité jusqu'au moment où, ayant achevé leur plan, les Allemands seraient en mesure de « sauter » sur la flotte, réduite à l'impuissance. Il ne nie pas cette négociation qui, à elle seule, valut à Marquis une condamnation à cinq ans de prison.

Laborde est en outre et au premier chef poursuivi comme l'ont été Auphan et Abrial pour le sabordage de la flotte, opération de désespoir, aujourd'hui connue dans ses moindres détails et qu'il était en son pouvoir d'éviter puisque, de l'aveu de tous les amiraux et de lui-même, la flotte disposait de tout le mazout nécessaire pour appareiller et se rendre au moins jusqu'en Afrique occidentale française. Il pouvait quitter Toulon sans aucun obstacle les 8, 9, 10, 11, 12 et 13 novembre, et même quelques jours après avec des risques croissants de bombardement aérien ou de mouillage de mines et torpilles par l'aviation ennemie.

L'accusé ne nie pas sa responsabilité, mais estime avoir bien agi et, d'ailleurs, être couvert par les ordres de ses chefs. Mais, pour leur participation à ce terrible harakiri par lequel nous avons perdu un quart de million de tonnes de navires de guerre, Auphan a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et Abrial, qui n'était secrétaire d'Etat à la Marine que depuis dix jours, à dix ans de la même peine.

Sur les mobiles qui ont guidé la conduite de Laborde, il ne subsiste guère de doute ; ils sont doubles : d'une part, une haine très ancienne, enracinée et avouée contre l'Angleterre, rendue féroce par le massacre de Mers-el-Kébir — l'amiral disait de lui-même : « Je ne suis pas *anglophobe*, mais *anglophage*. » D'autre part, une vénération idolâtre pour le maréchal, dont le portrait est tout ce qu'il voulut sauver de son navire en débarquant du *Strasbourg*, qu'il était en train d'immoler (sans risque, car il n'y avait que deux mètres d'eau sous sa quille). Cette révérence sans limite envers le vieux chef estimé infaillible fut doublée d'une haine également sans limite contre la dissidence et le gaullisme.

Ces sentiments l'amenèrent à un second acte, qui peut fort bien entraîner la peine de mort.

Dans son animadversion contre les dissidents, Laborde, en accord avec l'amiral Platon, froid sectaire, et en toute connaissance de Darlan et de Laval et avec l'assentiment du maréchal, a entamé avec l'ambassade d'Allemagne, dès l'été de 1942, des négociations aux fins de lever, avec leur approbation et sous sa responsabilité, une légion de volontaires français qu'il commanderait lui-même, lui, marin, dès sa mise à la retraite, et qui serait armée avec du matériel allemand. L'objectif était de couper les arrières de la colonne française en marche du Tchad vers la Libye. La légion, partant du Sénégal, devrait, pour cela, violer le territoire de la Nigeria britannique.

Après l'exécution par les F. F. I. de l'amiral Platon, on a saisi chez lui une liasse de huit lettres de l'amiral de Laborde, échelonnées entre le 14 août et le 24 octobre, exposant la genèse de cette affaire. Une de ces lettres est capitale ; elle montre que l'amiral voulait à tout prix convaincre les Allemands de sa bonne foi et dit son regret qu'on ne l'ait pas autorisé à attaquer le grand convoi britannique qui cherchait à ravitailler Malte. Sa haine des Anglais, son désir de représailles y éclate et il va jusqu'à offrir d'accepter d'être mis en subordination vis-à-vis de Rommel.

Tout ceci se trouve condensé et repris d'ensemble dans un rapport que Laborde adresse à Platon. Rédigé à bord du *Strasbourg* le 9 novembre 1942, lendemain du débarquement, ce document est la charge principale contre lui, véritable tunique de Nessus. Il y rend compte des démarches qu'il vient de faire, le 6 novembre, trente-six heures avant le débarquement, auprès d'Abetz à Paris. Ainsi, les événements d'Afrique ne lui avaient rien appris. On lit dans cet écrasant document des phrases montrant à quel point était montée l'aberration d'un tel homme. Le colonel allemand Böhme, sachant que la Wehrmacht ne livrait pas de matériel à des Français, capables de retourner contre elle les armes reçues, faisait des objections : « Cela mettra le feu à la maison ! » De Laborde répond : « En effet, c'est l'allumette qui déclenchera l'incendie que j'attends depuis deux ans... C'est une opération dont l'intérêt est aussi français qu'allemand... les Allemands fournissent le matériel et les Français le personnel... » Et la négociation, à laquelle le débarquement devait mettre fin, se termine par un bon déjeuner à l'ambassade d'Allemagne avec plusieurs Français, dont un couple bien parisien.

Il y a là tous les éléments de l'intelligence avec l'ennemi.

A vrai dire, l'amiral ne reconnaît pas franchement ces charges. Son système de défense, dans lequel il a persisté jusqu'au bout, est que son plan était absurde, sans sincérité, irréalisable et destiné seulement à tromper les Allemands. Ce qu'il voulait, c'est, à la faveur d'un plan qui devait les tenter, dévoiler seulement ses intentions quand ils l'auraient accepté et leur dire : « Oui, mais pour rassembler les 15.000 ou 20.000 blancs nécessaires à mon projet, vous devrez, pour chaque volontaire recruté, libérer deux ou trois prisonniers. »

Rien n'a permis d'établir la réalité d'un pareil plan supposé, absurde, qui n'a guère retenu l'attention des jurés. Ils n'ont pas voulu admettre que les Allemands fussent dénués de bon sens au point de croire l'amiral de Laborde. Ils ont tenté de l'amener à préciser ses intentions. L'accusé faisait pitié, cherchant à mi-voix ses mots pour une explication qu'il ne parvenait à donner. Voici l'homme qui, par haine de la Grande-Bretagne, a privé sa patrie de la plus belle flotte qu'elle ait possédée, et que, dans les circonstances financières d'aujourd'hui, il n'est pas possible de reconstituer. Cette flotte pouvait sortir de sa souricière. Cependant, elle a disparu sans se battre, sans nuire à l'ennemi, sans participer à la victoire. C'est *inexpiable*. Tel est le fait qui a écrasé Laborde. C'est sans surprise qu'on a appris l'arrêt : une condamnation à mort, accompagnée de dégradation civique à vie, des dépens et de la confiscation générale des biens.

A. Kammerer.

JACQUES GUÉRARD - CAMILLE CHAUTEMPS

La coutume veut que le procès d'un contumax soit rapidement expédié. En ce qui concerne Jacques Guérard, secrétaire général auprès de Laval, la procédure en alla ainsi. Un arrêt de mort fut rendu après trente minutes de délibérations.

Camille Chautemps devait être jugé dans les mêmes conditions, puisqu'il ne s'est pas présenté, mais, à la suite de diverses circonstances, ce procès sans accusé prit l'allure d'un grand débat. L'ancien président du Conseil n'était pas là, mais il s'était manifesté par le truchement d'un long mémoire adressé à la Commission d'instruction, d'abord, par une lettre, ensuite, que Me Ribet, dauphin du bâtonnier, avait remise récemment au président de la Haute Cour de justice.

Dans son mémoire, Camille Chautemps affirmait qu'étant venu aux Etats-Unis en mission officieuse à la demande de Pétain son mandat lui fut retiré en raison de l'opposition qu'il manifestait aux premiers actes de collaboration. Cet exposé était particulièrement sévère pour M. Paul Reynaud. Celui-ci était même accusé de calomnie.

En vertu de son pouvoir discrétionnaire et pour éclairer les débats, M. Noguères cita quelques témoins de qualité : M. Paul Reynaud, du côté de l'accusation, et aussi M. Jules Romains. Le premier fut prolixe. Pendant deux heures il exposa avec la minutie dont il est coutumier les circonstances de l'armistice. « Je regrette, dit-il, que ce débat ne soit pas contradictoire, je ne veux pas accabler un absent. » Il n'était pas le seul à déplorer cette absence, car ces deux hommes rompus aux finesses de la politique eussent pu, en s'affrontant, apporter à l'histoire des précisions nouvelles sur l'atmosphère trouble et angoissée des jours de juin 1940. M. Paul Reynaud dit — on s'y attendait — tout le contraire de son lointain contradicteur. « Au lieu de demander, comme Chautemps le voulait, des conditions d'armistice, le combat étant devenu impossible en France, j'aurais préféré que les militaires déposassent les armes comme les Hollandais, laissant ainsi toute liberté au gouvernement qui aurait pu se rendre en Afrique du Nord, où j'avais l'intention d'envoyer deux classes. »

Au demeurant, l'attitude reprochée à Camille Chautemps à cette époque n'est-elle qu'une indication, car ce n'est pas un élément de l'accusation. Aux termes des ordonnances, c'est son appartenance au gouvernement Pétain après le 18 juin et les actes en découlant qui peuvent intéresser la justice répressive.

On peut se demander pourquoi la déposition de M. Jules Romains avait été sollicitée par la défense. Certes, l'auteur des *Hommes de bonne volonté* ne vint pas dire que Chautemps lui fit aux Etats-Unis l'impression de servir la politique de Vichy, encore moins d'être un traître, mais non sans une grande subtilité il montra un Chautemps plus soucieux d'assurer son existence matérielle que de faire un grand geste d'utile propagande en répudiant au grand jour le maréchal pour entrer au comité « France for ever ».

M. Fontaine, avocat général, fit habilement ressortir le côté sordide de cette affaire mis à jour par M. Jules Romains, et ce fut un argument de plus pour fustiger cet homme demeuré dans l'obédience de Vichy après la dissolution de la franc-maçonnerie, dont il était un des hauts dignitaires. La Haute Cour appliqua à Camille Chautemps le maximum pour son cas : cinq ans d'emprisonnement, dégradation nationale à vie et confiscation des biens.

H.-Fr. F.

Croquis d'audience de L. Berings.

Quelques-uns des témoins, dont l'audition a duré de longues heures.

Me André Viénot (à gauche), qui assurait la défense de Laborde.

LE DISCOURS DE BRUNEVAL

C'est à Bruneval, entre Le Havre et Etretat, dans la nuit du 27 au 28 février 1942, que pour la première fois depuis juin 1940 un commando anglo-français, agissant d'après les indications d'un réseau de renseignements de la France libre, mit le pied sur le sol français. Le but de cette opération était de détruire un poste de radar établi par les Allemands et grâce auquel ceux-ci pouvaient suivre la marche des avions alliés dès qu'ils quittaient leurs bases d'Angleterre. C'est ce coup de main que commémorera le monument dont le général de Gaulle a posé le 30 mars la première pierre, en présence des représentants de la Grande-Bretagne et du Canada. Une foule considérable est venue acclamer le premier résistant de France, qui a prononcé un grand discours consacré à la Résistance française et à la fin duquel il s'est écrié : « Mais les temps sont trop difficiles, la vie est trop incertaine, le monde est trop dur pour que l'on puisse longtemps, sans courir un péril mortel, végéter dans les ténèbres. » La conclusion semble être une préface au discours que le général de Gaulle doit prononcer le 7 avril à Strasbourg, à l'occasion de l'anniversaire de la libération de l'Alsace.

Le général de Gaulle parcourt les rues pavoisées d'Etretat.

La dalle du monument de Bruneval.

GRANDES CRUES DES RIVIÈRES ANGLAISES

De graves inondations causées par le dégel (voir France-Illustration *du 29 mars) se sont produites en Angleterre. Les villages envahis par les eaux ne se comptent plus. A Southery, dans le Norfolk, la grande route d'Ely à King's Lynn a été coupée par les eaux de l'Ouse et de la Wissey, transformées en torrent. Les villageois, impuissants contre le fléau, vont être évacués dans des Jeeps envoyées à leur secours.* — Phot. Interpress.

A LA RECHERCHE DE L'AMÉRIQUE DISPARUE

LA CIVILISATION MAYA

par HENRI LEHMANN,

chargé du Département d'Amérique du Musée de l'Homme.

Chichén-Itzá. Temple de « Las Monjas ». Décoration plastique de l' « annexe ». Style maya typique.

Chichén-Itzá. Temple des Guerriers. Tête humaine dans une gueule de serpent à langue bifide.

LE fameux peintre du XVI[e] siècle Albert Durer fut un des premiers admirateurs de la civilisation mexicaine. Il s'extasia devant les mosaïques et les objets en plumes multicolores que les premiers conquérants, rentrant au port d'Anvers, avaient rapportés avec eux. Mais cet intérêt pour les civilisations exotiques n'eut pas de lendemain ; celles-ci retombèrent dans un oubli complet pendant plusieurs siècles, jusqu'aux voyages d'Alexandre von Humboldt, au début du XIX[e] siècle. Il y a une centaine d'années, un Français, Auguste-Désiré Charnay, attiré par les richesses légendaires des Mayas, visita les ruines de la presqu'île du Yucatan et de Palenque ; le premier, il étudia ces civilisations d'un point de vue archéologique : il dessina des plans détaillés, fit des fouilles accidentelles et estampa un grand nombre de sculptures dont les moulages sont conservés dans les collections

Chichén-Itzá. Détail du « Caracol » (observatoire).

Sayíl. Vue d'ensemble du Palais (unique construction de trois étages au pays maya).

Sayíl. Stylisation de Cháak, dieu de la pluie. Remarquer le grand nez et les crocs.

Sayíl. Le « Mirador », qui servait autrefois de tour d'observation.

Uxmal. « Las Monjas ». Décoration plastique de l'aile septentriona

du Musée de l'Homme. Des années devaient encore s'écouler ava qu'on entreprît des fouilles systématiques. Aujourd'hui, grâce a admirables travaux de l'Institut Carnegie et de l'Institut d'Anthrop logie de Mexico, la plus grande partie des ruines de Chichén-Itzá dégagée ; des travaux considérables sont également en cours à Uxm

Quelle fut la cause du déclin si rapide de la civilisation maya Yucatan ? Nous ne pouvons guère en donner d'explication satisf sante. C'est peut-être le manque d'eau de surface : il n'y a aucu rivière au Yucatan, si petite soit-elle, et les anciens Mayas étaie obligés de recueillir l'eau de pluie pendant les quatre mois de la sais humide ; une brusque augmentation de la population a pu rendre situation rapidement tragique. D'autre part, le système du brûla annuel de la brousse a certainement dû fatiguer les terres et rend insoluble le problème du ravitaillement d'une population accrue. Qu qu'il en soit, le déclin avait sans aucun doute commencé avant l'arriv des Espagnols.

La plus grande de toutes les villes du Yucatan, celle qui joua plus grand rôle, fut probablement Chichén-Itzá. Les ruines permette de distinguer nettement deux styles dans l'architecture et la sculptu l'un correspondant au pur style maya tel qu'on le trouve à Uxm Kabáh, Sayíl et Labna, l'autre dû à une influence étrangère. On a parfait exemple du premier dans la pyramide de « Las Monjas » cet édifice, dont la construction s'étendit sur plusieurs époques, co prend une « annexe » et une petite construction adjacente qu' appelle généralement l' « église » ; les façades en sont couvert d'une décoration débordante, à tel point qu'on l'a souvent qualifiée, non sans raison, de baroque : les décorateurs s'imposent aux constru teurs; ceux-ci doivent bâtir des édifices aux proportions soumises des fins décoratives.

Le style change avec l'arrivée des Toltèques, qui, venus du hau plateau mexicain, s'emparèrent de Chichén au XI[e] ou XII[e] siècle. C'est eux qu'on doit les constructions les plus majestueuses : la grande py mide nommée le « Castillo », le Temple des Guerriers, le Jeu de Pelo et le « Caracol » (Escargot) qui servait probablement d'observatoi C'est avec les Toltèques que Chichén-Itzá atteignit son apogée : l'arch tecture devient plus élégante, avec des proportions plus élancées ; décoration, encore très abondante, se limite pourtant aux surfa prévues, sans les dépasser : ainsi tous les piliers du Temple Guerriers sont couverts de guerriers en relief, motif qu'on retrouve Tula, patrie des Toltèques. Très typiques de la civilisation toltèque so le « Chac-Mool », qui se trouve en haut du grand escalier du Tem des Guerriers, et le serpent à plumes, grande divinité des Toltèqu qui apparaît dans le Castillo, le Temple des Guerriers et celui d Tigres ; son nom est Kukulkan, traduction littérale en maya de « s pent orné des plumes de l'oiseau quetzal ».

Il n'y a guère de doute que Chichén-Itzá était un centre religie comme la plupart des grandes cités mayas. Le peuple était relég dans les environs, vivant sans doute dans des huttes de forme ovoï comme il en existe encore beaucoup dans toute la région.

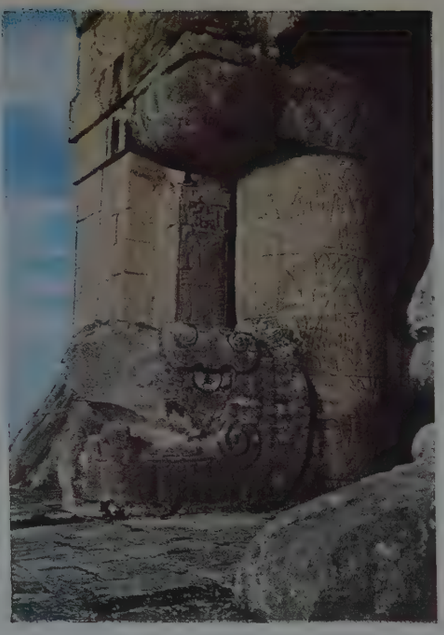
Labna. Cháak, le dieu de la pluie, avec son grand nez typique.

Chichén-Itzá. Le « Caracol », observatoire des anciens Mayas-Toltèques.

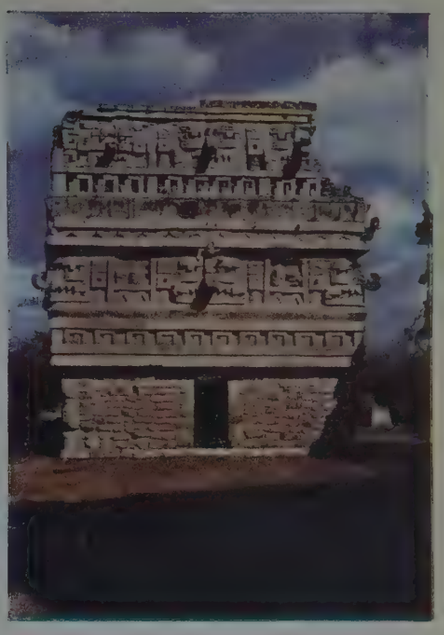
Labna. L' « Arc », porte d'entrée de la zone archéologique. Au fond, la pyramide avec le « Mirador ».

Labna. Vue d'ensemble de la « Primera Casa ».

Palenque. Temple de la Croix.

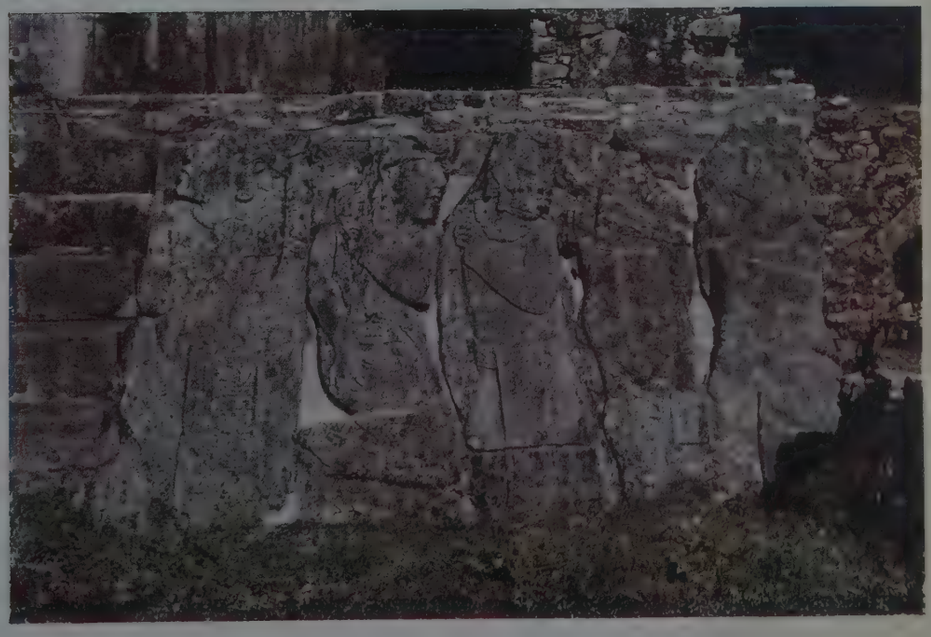


Chichén-Itzá. Temple des Tigres. Kukulkan, le serpent emplumé, flanque la porte d'accès.



Chichén-Itzá. L' « Eglise ». Les motifs de la frise représentent Cháak, le dieu de la pluie.

Labna. Détail de la « Primera Casa ».



Palenque. Procession de cinq personnages en relief sur un mur du « Palais ».

Chichén-Itzá. Le Temple des Guerriers avec le « Chac-Mool » ; au fond, l'autel. A droite, caryatide de l'autel.

Uxmal, située à 160 kilomètres au nord de Chichén-Itzá, date d'une époque antérieure à la conquête toltèque. Elle offre un des plus beaux ensembles de l'architecture maya ; ses principaux monuments s'échelonnent sur des terrasses de différentes hauteurs dans un ordre si parfait qu'il a fallu pour en concevoir le plan un des plus grands génies de l'architecture de l'époque. Mais, comme toujours, son nom nous est inconnu : contrairement aux Grecs, les artistes précolombiens ne sortent jamais de l'anonymat ; à la réalisation de projets aussi immenses avec des moyens rudimentaires — n'oublions pas que l'Amérique en était encore à l'âge de la pierre à l'arrivée des Espagnols — des dizaines de milliers d'ouvriers participaient ; la construction de cités religieuses était l'œuvre de la communauté, le résultat d'un effort commun.

Les principaux bâtiments d'Uxmal sont le Palais du Gouverneur, l'ensemble de « Las Monjas » et la grande pyramide de l' « Adivino ». On est frappé de la richesse plastique des façades des quatre bâtiments de « Las Monjas » et du Palais du Gouverneur : la décoration est divisée en trois bandes horizontales, celle du milieu étant la plus importante ; des motifs en forme de losanges, de temples, de serpents, de têtes humaines stylisées à grand nez y sont disposés avec habileté. Contrairement à ce que nous avons vu à Chichén, l'architecture n'est pas sacrifiée à la décoration.

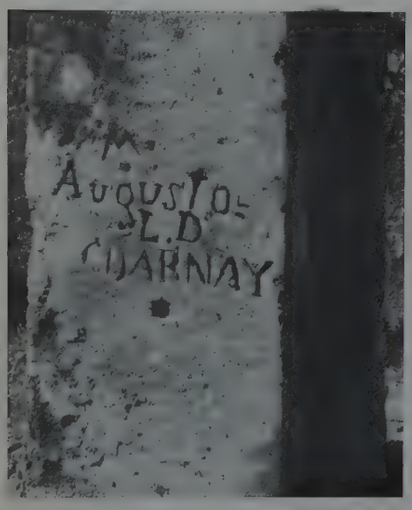
Les Mayas reliaient leurs cités les unes aux autres par de grandes chaussées de pierres, ce qui est d'autant plus remarquable que l'usage de la roue n'était pas connu en Amérique ; une de ces chaussées, qui mesure 12 kilomètres de long, conduisait d'Uxmal à Kabáh. On entrait à Kabáh par un grand arc. Le centre de la ville se compose de quatre constructions qui s'échelonnent en retrait les unes des autres; le bâtiment principal est nommé K'odzpop par les Mayas actuels, ce qui veut dire « natte enroulée » ; en effet, la marche de la porte centrale qui conduit à l'intérieur de ce palais ressemble à une natte, mais ce n'est en réalité rien d'autre qu'un grand nez semblable à ceux que nous avons déjà rencontrés dans d'autres monuments ; la façade de cet édifice est d'ailleurs couverte d'un nombre infini de têtes à grand nez. Devant se trouve une citerne qui sert encore aujourd'hui à recueillir l'eau de pluie.

Un chemin conduit à travers 8 kilomètres de forêt de Kabáh à Sayíl, autre centre archéologique. L'intérêt de Sayíl réside dans son Palais, l'unique construction de l'époque comportant trois étages ; les deux étages inférieurs forment un seul corps, tandis que l'étage supérieur repose sur un terre-plein construit sur la terrasse qui sert de toiture au second étage ; l'étage médian, qui était le principal, est caractérisé par des colonnes et par une frise sculptée dans laquelle on remarque un grand masque à nez large entouré de deux serpents la queue en l'air. Il semble que Sayíl ait été un centre civil, peut-être militaire, car à une centaine de mètres du Palais se trouve une construction portant au sommet des créneaux d'où on pouvait observer les environs.

Labna est à 9 kilomètres de Sayíl. On y accédait par une sorte d'arc de triomphe qui est un des plus beaux spécimens de la fausse voûte maya. Les Mayas, n'osant pas construire des plafonds plans, bâtissaient deux murs opposés d'épaisseur croissante et se rapprochant l'un de l'autre vers le haut jusqu'à ce qu'une pierre suffise à fermer l'ouverture ; bien que très près de la conception de la voûte, ils n'arrivèrent jamais à la trouver, mais camouflèrent leur déficience technique par une solution esthétique.

L'arc de Labna conduit à une grande place traversée par une chaussée large de 3 mètres.

Uxmal. Portail de « Las Monjas » avec voûte maya typique. Au fond, Palais du Gouverneur.



Inscription d'un savant français, de passage dans les ruines de Palenque.

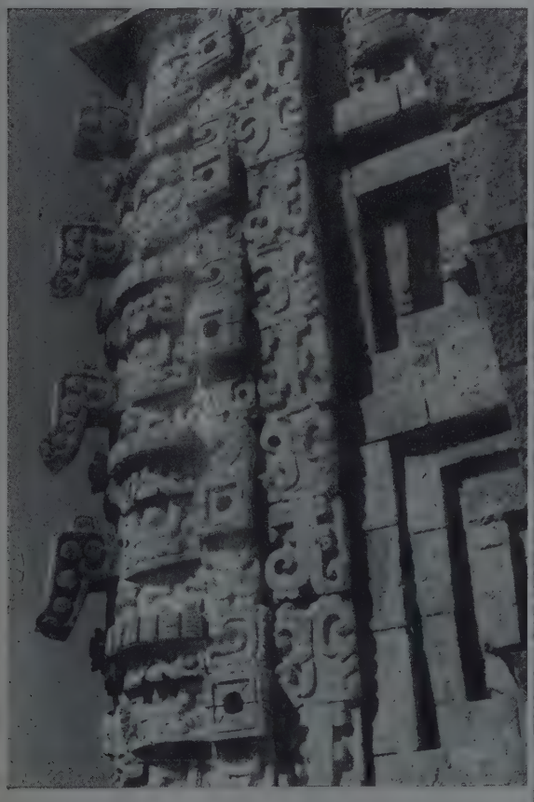
A droite, est la pyramide ou « Mirador », sans doute l'emplacement du temple ; en face, le complexe de la « Primera Casa » : il s'agit de plusieurs constructions juxtaposées dont la principale se trouve contre une citerne qui s'ouvre sur une plate-forme supérieure. Cette construction est remarquable aussi par sa décoration plastique : à l'angle, une tête humaine dans la gueule d'un serpent, tandis qu'un masque au nez énorme constitue l'élément principal de la frise ; il n'est pas douteux que ces motifs soient en rapport avec la citerne. Nous avons souvent mentionné ces masques à nez large ; tous les monuments du Yucatan en possèdent ; c'est la représentation de Cháak, le dieu de la pluie, qui, par suite de la sécheresse proverbiale du pays, prenait une importance capitale dans le culte des Mayas : le manque de pluies compromettait les récoltes, provoquait des famines ; on essayait de se concilier le dieu de qui dépendaient les pluies en lui rendant hommage.

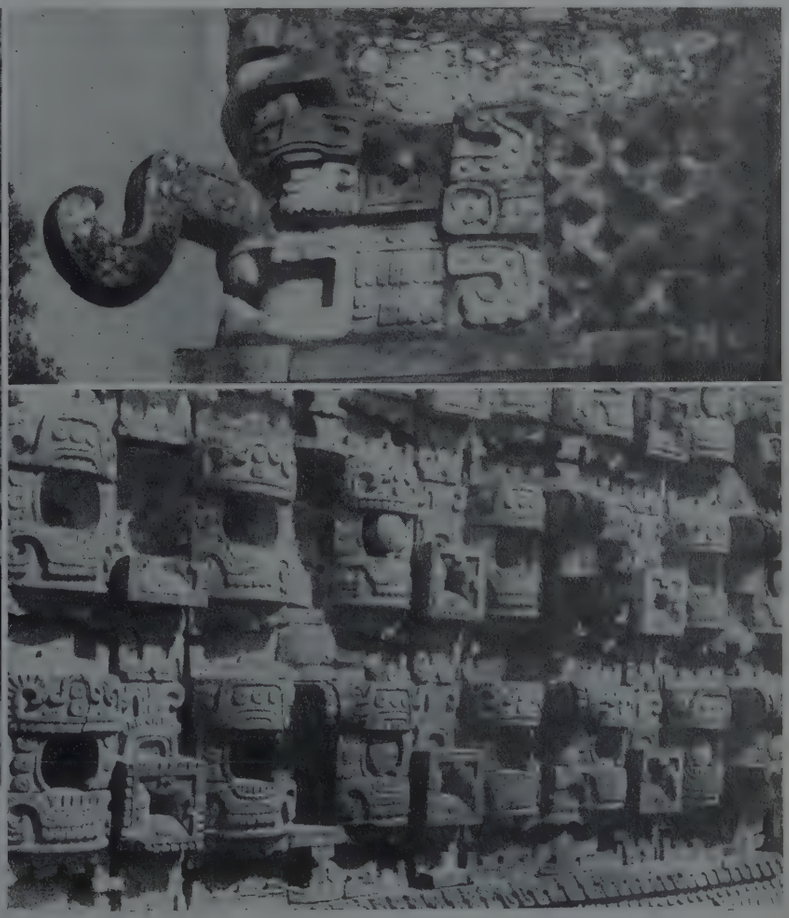
Palenque. « Palais ». Porteur d'offrandes. Détail en stuc.

Palenque. Détail d'un des bas-reliefs du Palais.

On considère, en général, que les monuments du Yucatan sont plus récents que ceux, plus au sud, de Palenque. Ces derniers, ainsi que ceux de Piedras Negras (Guatemala) et de Copán (Honduras), appartiennent à l' « ancien empire » maya. L'aspect général de Palenque est très différent ; on n'y trouve pas cette abondance de décorations si typique des monuments yucatèques ; la sculpture y est plus personnelle, plus individuelle ; des bas-reliefs de pierre et de stuc représentant des personnages et même des scènes ornent les piliers du « Palais ». Les murs d'un temple sont couverts de panneaux d'inscriptions qui, si nous réussissions à les déchiffrer, pourraient nous donner la clef de l'énigme qui plane sur la civilisation maya. En attendant, nous devons nous limiter à admirer cette civilisation, digne de celles de l'Egypte ou de l'Extrême-Orient.

Photographies Henri Lehmann.





Plusieurs représentations différentes de Cháak, le dieu de la pluie au grand nez. C'est ainsi que les anciens Mayas le représentaient dans leurs temples. Ci-dessus : *Uxmal.* Ci-contre, en haut : *Chichén-Itzá.* Ci-contre, en bas : *Kabáh (les nez ont disparu).*

LE « ROYAL TOUR » EN AFRIQUE DU SUD

Au cours de leur voyage dans l'Union Sud-Africaine les souverains britanniques ont partout reçu un accueil enthousiaste. Ils ont déjà assisté à maintes cérémonies pittoresques. La plus inouïe fut sans nul doute celle de ces danses rituelles exécutées à Eshowe par 5.000 Zoulous, une des peuplades les plus guerrières du continent. Pendant des heures hommes et femmes trépignèrent avec frénésie en l'honneur des souverains. — Phot. A. P.

L'AUVERGNE CŒUR DE LA FRANCE

par notre envoyée spéciale MARGUERITE JOUVE

Dans les monts Dore les routes, sinueuses et pittoresques, gravissent des hauteurs couvertes de forêts qui dissimulent le secret de leurs lacs.

Ceux qui, sans connaître Clermont-Ferrand, entendent nommer par des Clermontois la place de Jaude s'imaginent qu'il s'agit de quelque chose d'analogue à la place Stanislas à Nancy, ou à la Grand'-Place de Montauban. Bref, on s'attend à voir un joyau de l'une ou l'autre de nos grandes époques architecturales et l'on découvre tout simplement un vaste espace rectangulaire planté de quelques arbres distribués en quatre groupes symétriques. Mais, au-dessus de cette place banale, très haut perché au sommet de quatre colonnes, Vercingétorix caracole et agite son glaive. Lui faisant pendant, dressé dans une attitude plus simple, mais tout aussi virile, un général Desaix en bronze se souvient de Marengo. Comme il arrive souvent, la bonne volonté d'édiles sans malice a réussi une mise au point plus juste que ne l'aurait fait la rouerie des urbanistes et des esthètes. Grâce à ces deux statues, l'Auvergne nous prévient qu'elle est une terre fière, dure et vaillante, protégée par ses frimas contre les vagues amollissantes de raffinement artistique telles qu'elles s'élevaient des rivages méditerranéens ou des frontières italiennes et où des hommes, dès l'origine de notre histoire, ont lutté et sont morts pour l'indépendance de la patrie.

Située au centre du pays, parmi ces volcans éteints qui l'ont recouverte de lave et, pour jamais, lui ont donné cette couleur noire, moins triste qu'austère, moins pesante que puissante, l'Auvergne est le cœur même de la France. Un cœur fidèle et inviolé. La vieille Gaule, c'est ici qu'on la pressent le mieux. Pratiquement aucune influence étrangère ne s'y fait sentir nulle part. Lyon est plein de réminiscences italiennes ; l'Espagne pénètre jusque dans le Roussillon ; la Bretagne, à force d'être celte et maritime, ressemble plus à sa sœur la Cornouaille qu'à son voisin l'Anjou ; l'Auvergne, elle, s'est développée en vase clos, n'a rien tiré que d'elle-même, de son sol âpre et de ses hommes rudes et laborieux. Le roman auvergnat, qui a donné des œuvres dont la province s'enorgueillit à bon droit — Notre-Dame-du-Port, à Clermont, les cathédrales de Mauriac, de Riom, d'Issoire, de Saint-Nectaire, etc. — est, dans sa sévérité un peu fruste, profondément différent du roman languedocien, où s'allie toute la grâce méditerranéenne à tous les raffinements de Byzance. Si Saint-Julien, à Brioude, est une église byzantine — car, bâtis en cette pierre volcanique qui défie le temps, les monuments ici ont la vie longue — elle ne saurait rivaliser avec l'insigne Notre-Dame-de-France du Puy. Mais, si Le Puy, par sa position géographique appartient aux Cévennes et à la région économique de Clermont, il n'en est pas moins vrai qu'en tant que capitale du Velay il fait partie du Languedoc historique, dont le Velay était la partie la plus septentrionale.

Le mouvement militaire le plus glorieux et le plus chevaleresque du moyen-âge a pris naissance en Auvergne lorsque Urbain II prêcha la première croisade à Clermont-Ferrand, en 1095. La France, au cours de cette gigantesque aventure de deux siècles, allait se faire proclamer soldat du Christ : il fallait que ce fût dans ce cœur même de la France que l'étincelle s'allumât.

Mais on n'épuise pas le prestige de l'Auvergne en parlant de ses élans militaires et de ses héros. Je ne saurais oublier celui qui, à lui seul, suffirait à assurer non seulement la gloire de sa petite patrie, mais encore de la France tout entière, celui qui prêta le langage le plus haut à l'angoisse la plus haute, celui qui fut avec Rabelais et Montaigne le fondateur de la prose française, celui qui, seul dans l'histoire de la pensée humaine, unit le génie scientifique au génie lyrique, celui qui brisa toutes les limites normalement assignées au génie français, celui qui vécut et mourut sur une cime, héros du cœur et de l'intelligence : j'ai nommé Blaise Pascal.

J'ai longtemps erré aux alentours de cette cathédrale de Clermont-Ferrand, à l'ombre de laquelle il naquit, demandant aux pierres le secret de cette grande âme. Mais les pierres sont ici, plus qu'ailleurs, muettes. De la maison des Pascal il ne reste rien que cette dalle commémorative qui en marque l'emplacement sur un trottoir, et le quartier, malgré ses ruelles, ses vieilles demeures, ses escarpements, est envahi par cette vie moderne si habile à effaroucher les ombres. Je cherche Pascal et tout me rappelle que je suis dans une ville

débordante d'activité, dans un grand centre industriel.

Mais, de mes longues pérégrinations rêveuses, une remarque tout de même est née. En marchant dans les rues de Clermont on prend, dans ses propres jambes, conscience de cette vérité : cette ville est une ville de montagne. Chaque échappée sur la campagne environnante nous révèle des dômes et des puys, des trous et des bosses. La mer est loin. Aucun fleuve, aucun canal ne relie cette cité à des débouchés extérieurs ; elle n'est pas assise au carrefour des grandes routes, puisque, autant qu'elles peuvent le faire, les grandes routes contournent ce Massif central si inhospitalier en hiver. C'est donc contre toutes les lois de la géographie humaine que Clermont-Ferrand est devenu un grand centre industriel.

De ce paradoxe on me donnera une explication : le bon marché de la main-d'œuvre auvergnate au moment où commença l'industrialisation de la France. Dans cette province pauvre à cause de l'inclémence du sol et, justement, de sa situation à l'écart des grands courants économiques, l'émigration des hommes était la règle. Ils allaient en Espagne vendre des mulets et ils en rapportaient du cuivre que l'on travaillait dans les petites chaudronneries locales. Ils se répandaient à travers tous les chemins de France, la balle du colporteur sur le dos, vendant de maison en maison toiles de Roubaix et draps d'Elbeuf. Ils rassemblaient de la ferraille et la transportaient, toujours sur leur échine, aux aciéries du Creusot. Ils allaient à Paris, devenaient charbonniers, garçons de café ou frotteurs.

Comme ils étaient durs à la peine, ces Auvergnats, sobres, économes et obstinés, beaucoup s'enrichirent. Alors, ils revenaient chez eux, achetaient une ferme ou se construisaient une maison pour y attendre la mort en remâchant leurs souvenirs. D'autres, à leur place, prenaient la route avec leurs jambes et leur bonne volonté pour tout capital. Aujourd'hui encore, on voit dans les villages et les petites villes de France, des représentants en tissus offrir leur marchandise aux ménagères dans la cuisine même où celles-ci fricotent leur dîner. Ce sont des Auvergnats. De leurs pères ils ont gardé l'obstination, la probité commerciale et le jarret ferme qui permet de grimper sans rechigner les étages ; mais ils se déplacent désormais en automobile. Les ferrailleurs, eux, ont presque tous pignon sur rue. Notamment dans la banlieue parisienne, où les grands entrepôts de ferraille et les petits ateliers où l'on fabrique des ustensiles de ménage et de jardinage en fer portent presque tous des noms que l'on retrouve dans les villages d'Auvergne. Et il est inutile, n'est-ce pas ? d'évoquer devant des Parisiens, la populaire figure du marchand de vin moustachu qui règne sur des bouteilles d'apéritif et des sacs de charbon.

Mais, à l'époque qui nous occupe, l'exode des Auvergnats était cette fuite pédestre et misérable vers des cieux moins hostiles, des régions plus prospères. Habitués aux durs travaux, rien ne pouvait rebuter leur courage, mais enfin, s'ils s'en allaient ainsi par tous les temps, ployés sous des faix hétéroclites, c'est qu'ils ne parvenaient pas à vivre chez eux. Alors le caoutchouc vint...

Si nous en croyons le guide Michelin, bien placé pour savoir de quoi il parle, la naissance de cette industrie s'entoure de toute l'ingénuité et la grâce d'un conte pour enfant. Je copie :

« Au beau temps du romantisme, vers 1830, un ancien notaire, Aristide Barbier, au trois quarts ruiné, s'associe avec son cousin Edouard Daubrée, ancien capitaine aux chevau-légers du roi, pour fonder à Clermont, sur les bords de la Tiretaine, une petite usine de machines agricoles. Pour amuser ses enfants, Mme Daubrée, nièce du savant écossais Mac Intosh, qui avait découvert la solubilité du caoutchouc dans la benzine, confectionna quelques balles en caoutchouc, ainsi qu'elle l'avait vu faire à son oncle. Ces balles ont tant de succès que Barbier et Daubrée en entreprennent la fabrication en grand. Peu à peu l'usine grandit et sort d'autres articles en caoutchouc... »

Maintenant, les diverses firmes qui, à Clermont-Ferrand, se sont spécialisées dans l'industrie du pneumatique et du caoutchouc industriel — notamment les semelles de crêpe — traitent mensuellement près de 3.000 tonnes de gomme, dont environ 20 % sont composés de caoutchouc synthétique.

Mais cet avantage de la main-d'œuvre bon marché qui est la base de l'essor industriel de Clermont ne joue plus. Aujourd'hui les lois sociales, les syndicats, les réglementations de salaires et de travail ont pénétré dans cette ville comme ailleurs. Les obstacles géographiques jusqu'ici neutralisés par la modicité du prix de revient vont-ils retrouver leur force ? Si je formulais cette question on me regarderait avec une stupeur scandalisée. Clermont est bien décidée à conserver ses titres et son importance, à ne se laisser intimider ni par l'isolement ni par les difficultés de transport. Clermont est la gloire et l'orgueil de l'Auvergne. Pour sauvegarder son prestige on peut compter sur l'entêtement des Auvergnats !

PEAUX DE MARTRES ET PEAUX DE LAPINS

Tous les ans, le vendredi qui précède le mercredi des Cendres, il se tient à Montferrand la foire à la sauvagine. C'est une foire où l'on vend des peaux et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une petite manifestation locale où ménagères et fermiers se débarrassent de leurs peaux de lapins au bénéfice de quelques rhumatisants du cru : cette foire est le plus grand marché français de la sauvagine et c'est même un grand marché international.

Son origine remonte à l'an de grâce 1356, où elle fut créée par lettres patentes du roi. En ces temps-là, les monts d'Auvergne étaient couverts de vastes forêts où abondaient les petits carnassiers, et la ville de Montferrand, fondée par les comtes d'Auvergne pour faire pièce à l'orgueilleuse Clermont, cité épiscopale, cherchait à se donner de l'importance. Maintenant, Montferrand, absorbée par sa grande rivale, n'en est plus qu'un faubourg, riche des plus beaux vestiges du passé : Notre-Dame-de-Délivrance, la Maison du notaire (XVIe siècle), etc., mais elle a conservé sa foire à la sauvagine.

C'est un spectacle bien pittoresque. Sur la place de la Fontaine, les paysans et les « peilleros » sont rassemblés parmi des ballots que le profane identifie mal. Cela semble composé de poissons séchés, de morues pourvues d'une queue insolite. Il faut dire que les peaux sont présentées côté cuir et soigneusement aplaties. Il y a là des écureuils, par bottes et par brassées, des lapins, des putois, des martres, des chats. Les vendeurs les mieux outillés disposent leur marchandise sur des tréteaux, les autres l'amoncellent à même le trottoir, d'autres enfin la portent tout bonnement sur leur dos ou sous le bras.

Dans ce fouillis de fourrures en vrac et de paysans chaussés de galoches, circulent des acheteurs revêtus de longues blouses blanches : pelletiers du Xe arrondissement, fourreurs des « beaux quartiers », représentants de grandes maisons françaises et étrangères. Tout cela marchande et discute sans cris, dans une lumière si grise, si froide et si mouillée que les factoreries de la baie d'Hudson ne doivent pas avoir un aspect très différent.

Cette année on avait porté là environ 100.000 peaux. Mais l'offre fut très supérieure à la demande, car les fourrures canadiennes, reines du marché mondial, recommencent à venir en Europe.

Dans certains cas les prix n'atteignirent pas la moitié de ceux de l'année précédente ; la martre, notamment, ne cota que 4.000 francs à 6.000 francs contre 12.000 francs en 1946.

Voici quelques autres prix que je donne pour faire rêver les dames friandes de beaux manteaux : loutre, 2.500 à 4.000 francs ; putois 700 à 900 francs ; genette, 500 à 800 francs ; blaireau, 800 à 1.000 francs ; chat sauvage, 80 à 120 francs ; hermine blanche, 80 à 120 francs ; marron 50 à 75 francs ; belette 30 à 50 francs ; écureuil, 30 à 60 francs ; taupe, 9 à 11 francs. Ces prix s'entendent à la pièce. Le lapin, lui, se vendait au kilo, de 180 à 200 francs.

Conséquence de l'effondrement des prix,

Le Mont-Dore, dont les eaux sont célèbres ; une église du XIIe siècle, si belle dans sa simplicité ; enfin, le château de Murols, massif nid d'aigle.

La papeterie de Vic-le-Comte qui, comme tant d'autres en Auvergne, fabrique un papier renommé.

la moitié de la marchandise, au moins, fut réemballée pour être déballée à nouveau le 27 février à Chalon-sur-Saône, où se tient encore chaque année l'autre grande foire à la sauvagine. Il n'en est pas moins vrai que le volume des affaires atteignit des dizaines de millions...

LES EXPORTATEURS D'AUVERGNE

Sous les auspices de la XVII[e] Région économique, les membres de la Chambre de commerce de Clermont ont constitué le Groupement des exportateurs d'Auvergne.

Le but de cet organisme est de faciliter l'exportation des produits de l'industrie régionale, qui — le caoutchouc mis à part — est presque entièrement conçue sur des bases artisanales, ce qui la rendait impropre à figurer sur les marchés internationaux.

Au cours de la réunion qui s'est tenue à Clermont-Ferrand le 14 février 1946, voici comment un orateur décrivait l'activité du Groupement des exportateurs d'Auvergne que l'on était en train de fonder :

« D'abord, suppression de la cascade d'intermédiaires, qui grèvent les prix de revient... Un bureau spécialisé serait en mesure de prospecter les marchés étrangers beaucoup mieux qu'une entreprise isolée ne peut le faire, de découvrir de nouveaux débouchés... La création d'un réseau étendu de représentants exclusifs et bien placés intensifierait rapidement la vente. En même temps, on déchargerait les entreprises productrices de la majeure partie des soucis et formalités qui les accablent actuellement : on s'occuperait, par exemple, des permis d'importation de matières premières, des autorisations de transport, des formalités douanières, des assurances contre les risques financiers et politiques de l'exportation, etc. Suivant leurs besoins, les membres de cet organisme pourraient profiter de toutes les possibilités qu'il offrirait ou d'une partie seulement d'entre elles... A mon avis, tout le monde — bien entendu c'est toujours des moyennes et petites entreprises que je parle — y trouverait son compte et, déchargé en partie des soucis d'ordre commercial, pourrait se consacrer plus efficacement aux problèmes les plus importants : ceux de la production. Si nous entreprenons cet effort de réalisation, nos revendications à l'égard des pouvoirs publics en auront d'autant plus de poids. Nous pourrons alors demander que les autorités, elles aussi, fassent l'effort maximum pour accroître les attributions de matières premières, pour simplifier les formalités et, en général, pour nous faciliter notre tâche. »

Ce programme a été suivi point par point et déjà donne des résultats considérables. Une visite dans les bureaux du Groupement des exportateurs d'Auvergne nous dira de quels produits variés il s'occupe et sur quelles bases.

Voici d'abord la coutellerie de Thiers, tout entière entre les mains de petits industriels, parfois de simples artisans et qui néanmoins, pendant le dernier semestre de 1946 et le premier de 1947, a trouvé le moyen de faire approximativement 1 milliard d'affaires dans lequel sont inclus les 300 millions fournis par l'exportation. C'est qu'en ce moment-ci Thiers a le vent en poupe. De ses deux grandes rivales mondiales : Sheffield et Solingen, la première, encore maintenant, se consacre presque entièrement à l'industrie de guerre tandis que l'autre ne produit qu'à 5 % de sa capacité. Il y a là une opportunité à saisir et le groupement s'y emploie avec ardeur.

Ambert, elle, la petite ville d'Ambert, est la capitale mondiale de la bijouterie religieuse: on y fabrique des médailles, des crucifix, de

Depuis 1356, la foire à la sauvagine, à Montferrand, offre un choix des peaux les plus variées.

petits bénitiers pour mettre au chevet du lit, des souvenirs de première communion et des chapelets. Des chapelets surtout. Bien plus encore que celle des couteaux, cette industrie est artisanale, puisque, la plupart du temps, les chapelets sont fabriqués en chambre par les ouvrières qui enfilent les perles et font la chaînette, comme d'autres ourlent des chemises. Je préfère vous dire tout de suite que ces chapelets se vendent au poids. On les expédie dans les cinq continents. Cela donne un volume d'affaires mensuel de 7 millions. Oui, tous les mois, on vend pour 7 millions de francs de chapelets seulement.

Au Puy, chacun sait cela, on fait de la dentelle. J'ai beau avoir dit plus haut que Le Puy, capitale du Velay, est une ville languedocienne, je suis obligé de m'incliner devant ce fait qu'il relève économiquement de l'Auvergne. Cette dentelle, bien rares sont, aujourd'hui, les femmes qui la fabriquent sur leur carreau, dans ce cliquettement des fuseaux de buis qui jadis emplissaient la ville de leur rumeur singulière. Maintenant cette dentelle se fait au fuseau mécanique, au crochet mécanique. Cela donne des rideaux, des entre-deux, etc. La dentelle à la main, beaucoup plus coûteuse, est réservée au linge de table, linge de luxe dont on peut alors demander des prix très élevés. L'on fait aussi des gants tricotés.

A côté de la dentelle, les pierres : lave de Volvic et pierre ponce. La pierre noire de Volvic a la propriété de n'être attaquée par aucun acide, c'est pourquoi on la consacre à l'industrie chimique, à laquelle elle fournit des bacs et des récipients de toutes sortes. L'usine qui a besoin, par exemple, d'une cuve en envoie le dessin et les mesures à Volvic. Alors les carriers se mettent à l'œuvre, arrachent un bloc de lave proportionné à l'objet qu'on leur demande, le creusent, le façonnent, lui donnent son aspect définitif. Malgré le manque de main-d'œuvre, qui dans cette industrie se fait durement sentir, Volvic exporte environ pour 15 à 20 millions de francs annuels de lave manufacturée. La pierre ponce, elle, on la trouve à Rochefort-Montagne. Ce n'est que depuis 1938 qu'on l'exploite, et l'exportation commence à peine.

Tels sont les quatre produits les plus importants et les plus typiques. Mais, dans le Puy-de-Dôme, à Thiers justement, on travaille aussi les matières plastiques pour faire des manches de couteau, des couverts à salade, des chaussepied, des montures de lunettes, etc. A Clermont-Ferrand, en outre, il y a une fabrique de cycles et une de machines-outils pour l'industrie alimentaire. Et l'Auvergne exporte encore des liqueurs — telle la délicieuse verveine du Velay — car il y a des distilleries à Riom, à Clermont, trois au Puy, deux dans le Cantal ; et des fruits confits, ces célèbres fruits confits que j'ai contemplés mélancoliquement de la rue, car, pour ne rien vous cacher, ils ne sont pas, aujourd'hui, à la portée de toutes les bourses. Depuis la Noël 1946 l'exportation de ces gourmandises a recommencé tout doucement.

Enfin, il est d'autres industries locales qui, par leur nature, échappent au Groupement des exportateurs d'Auvergne. C'est, à Riom, la fabrique de matériel de signalisation pour chemins de fer qui travaille pour la S. N. C. F., celle des fers à bœufs, et, bien entendu, la manufacture de tabac. A Issoire, la S. C. A. L., où l'on fait des alliages d'aluminium, des métaux légers — cette usine montée pendant la guerre pourra commencer à fonctionner quand toutes ses machines-outils seront prêtes. A Ancize, les aciéries. Et je n'aurai garde, pour parachever ce panorama des industries auvergnates, d'oublier les charbonnages de Brassac.

LES SOURCES QUI GUÉRISSENT

Il est superflu de répéter ce que tout le monde connaît : l'Auvergne est un gigantesque, un inépuisable réservoir d'eaux thermales. Le pauvre corps humain peut y soigner tous ses maux, tous ses fragiles organes : la peau et les voies respiratoires à La Bourboule ; le nez, la gorge et les poumons au Mont-Dore ; l'intestin à Châtelguyon ; le cœur et les artères à Royat, qui possède le plus grand centre de cardiologie de France ; les reins à Saint-Nectaire ; le système nerveux et les organes féminins à Néris-les-Bains ; enfin l'estomac et le foie à Vichy. Mais si, tous vos organes intacts, vous souffrez de rhumatismes, de névrites ou d'une vieille blessure Bourbon-l'Archambault vous offre ses sources.

Dès la libération, ces stations célèbres se sont employées à effacer les stigmates de la guerre. Les hôtels ont, dans leur immense majorité, été remis en état, et les touristes, les « curistes » — le mot est bien vilain, mais il paraît que c'est le mot juste — sont revenus en foule. Dans le courant de l'année dernière Vichy a reçu 71.199 visiteurs ; Bourbon, 2.120 contre 2.580 en 1938 ; Néris-les-Bains, 4.050 contre 7.090 en 1938 ; La Bourboule, 21.724 contre 22.079 en 1938 ; Le Mont-Dore, 20.479 contre 25.035 en 1938 ; Châtelguyon, 8.300 contre 9.546 en 1938, etc.

C'est qu'elle n'offre pas seulement des eaux miraculeuses, cette terre d'Auvergne, et de beaux monuments taillés dans son impressionnante pierre noire. Elle offre aussi au voyageur, à celui qui est las de la ville, qui a soif de rafraîchir ses yeux, des paysages d'une grandeur, d'une sérénité et d'une diversité rares. Depuis la riche plaine de la Limagne jusqu'aux vieux cratères du Cantal, le voyageur pourra sur les bords des lacs pareils à des coupes de lapis, sur les rives des torrents et des rivières où l'on pêche la truite, sur le flanc des montagnes où paissent les troupeaux, connaître les charmes et les prestiges de la nature.

(A suivre.)

Phot. *France-Illustration* et Ergy-Landau.

A Clermont-Ferrand se trouve l'une des plus grandes usines de pneumatiques de France.

Nankin est devenue une grande ville moderne. Elle conserve néanmoins ses multiples enseignes et ses moyens de locomotion traditionnels.

QUESTIONS MILLÉNAIRES DE LA CHINE NOUVELLE

NANKIN OU PÉKIN ?

C'est le 25 décembre 1946, jour de Noël, qu'est née la nouvelle Constitution chinoise. Enrobée dans un précieux étui de soie, elle fut présentée sur un plateau d'argent, au cours de la session finale de l'Assemblée nationale, au président Wu Chih Hui, vétéran républicain de quatre-vingt-trois ans. Celui-ci la donna à son tour au généralissime Tchiang Kai Chek, après les salutations rituelles et d'usage.

Le premier chapitre de la 7e section de la Constitution spécifiait : « La capitale de la République sera établie à Nankin. »

Presque immédiatement une campagne ardente fut déclenchée par un groupe puissant de délégués, pour amender cette décision et obtenir le transfert de la capitale à Pékin.

Nankin ou Pékin ? La vieille querelle renaissait entre « nordistes » et « sudistes ». Avec les mêmes arguments, les mêmes intérêts antagonistes, la même passion doctrinaire.

Dans le camp des nordistes, la guerre civile entre nationalistes et communistes, argument d'une importance extrême, était exploitée à fond. Cette guerre a en effet déplacé le centre de gravité de la Chine. C'est dans le Nord que se déroulent les opérations militaires les plus importantes. Pékin est proche de la Mandchourie, enjeu vital des deux partis en lutte, réservoir futur de puissance et d'argent.

Un grand nombre de délégués approuvaient donc Chang Chi, vétéran du Kuomintang, lorsqu'il affirmait que le gouvernement serait mieux en état d'administrer toute la Chine et de contrôler la stratégie des militaires s'il était transféré dans le Nord.

Ce qu'il disait encore, mais avec plus de discrétion, c'est qu'il était désirable de soustraire le gouvernement à la pression des cercles de la haute finance et des affaires.

Sans parler des considérations d'ordre sentimental ou culturel, Pékin restera toujours pour les Chinois la capitale historique.

« Nankin, rétorquaient les « sudistes », menés par Fang Chueh Hui, a joué dans l'histoire de la Chine un rôle tout aussi important que Pékin, et c'est la ville qu'a choisie le fondateur de la République. La première faute capitale du parti a été de changer le drapeau national, la seconde a été de se laisser duper par Yun Shih Kai et de transporter la capitale à Pékin. Allons-nous réitérer cette erreur ? »

Les hommes d'affaires, plus réalistes, faisaient valoir des considérations d'ordre pratique, parlaient wagons, mobiliers et dollars.

Bâtir une nouvelle capitale dans le Nord, objectaient-ils, serait grever dangereusement les finances chinoises, déjà bien malades.

De plus, la ligne de chemin de fer Pékin-Nankin-Hankéou est sujette à des interruptions constantes du fait des guérillas de la guerre civile, constamment coupée et peu sûre.

Des travaux considérables ont déjà été entrepris à Nankin, engloutissant des millions de dollars. Il serait plus sage de les achever.

Tous ces arguments n'ont pas empêché le transfèrement d'être voté le mois dernier à une majorité de 54 voix.

C'est le délégué Liu Pai Min qui déclencha la bataille en préconisant le séjour à Nankin, « capitale révolutionnaire ».

« Capitale révolutionnaire ! s'exclama violemment Ho Chi, délégué du Hopei. Sun Yat Sen se dresserait de colère dans sa tombe s'il vous entendait, lui qui a commencé la révolution à Canton. Et pendant la guerre sino-japonaise, que faisait-elle votre « capitale révolutionnaire » ? C'est à Tchoung King que nous nous sommes installés, d'où nous avons dirigé la résistance. C'est Tchoung King la capitale de la résistance et de la victoire. »

« Nankin, a renchéri le délégué Li, aux applaudissements de l'assistance, a été la capitale du gouvernement fantoche de Wang Ching Wei. Nankin est la capitale de l'humiliation nationale. »

Sur ces mots la discussion devint houleuse. Et c'est au milieu d'un tumulte digne des plus mémorables séances de notre Palais-Bourbon que l'amendement en faveur de Pékin fut voté par 117 voix contre 63.

Tragique flux et reflux de l'histoire !

Nankin, capitale de six dynasties et de quarante-cinq empereurs, orgueil de la Chine pendant quatre cents ans, est donc aujourd'hui, au lendemain de la victoire, et après avoir subi les destructions de la guerre, les abaissements de l'occupation, sur le point d'être abandonnée une fois encore ? L'infortune est une vieille

Chinoises en uniforme : policières de Nankin.

camarade pour la ville des Ming. Au VI[e] siècle les conquérants ne l'ont-ils pas rasée de fond en comble, labourant la terre à l'intérieur de ses murs ? Et au milieu du XIX[e] siècle les Taiping, qui l'avaient pillée pendant dix ans, n'en firent-ils pas flamber, avant de s'enfuir, les trésors et les palais ? Elle s'était pourtant reconstruite, avec la vieille ténacité chinoise, et elle avait même voulu devenir une grande capitale moderne.

Chung Shan Road, son artère principale, a cent trente pieds de large et dix milles de long. La capitale s'était payé des clubs, des universités et des écoles, un stadium, un opéra, des « ersatz » même à la mode américaine, une place de la Concorde et une avenue de l'Opéra.

Tous ces efforts, tout ce labeur pour tomber, le onzième jour de la onzième lune de l'année du bœuf « Ting-Tchu », victime sanglante d'une guerre comme elle n'en avait jamais vu : une guerre diabolique, où les chars d'acier ont éventré sa belle muraille rose, crénelée sur 32 kilomètres de longueur, où l'incendie a détruit ses faubourgs, où les barbares ont violé ses femmes, massacré ses enfants.

Toutes ces souffrances pour qu'au lendemain de la délivrance on la délaisse, une nouvelle fois, en faveur de la lointaine Pékin.

Evidemment, elle n'a jamais pu, elle ne pourra jamais rivaliser en beauté avec sa rivale.

Il n'y a en Chine qu'un seul « Temple du Ciel », qu'une seule « Cité interdite ».

Nankin a pourtant sa « Colline de Pourpre », qu'on pourrait appeler la « Colline des morts illustres », puisque, côte à côte, reposent deux fondateurs : l'empereur Tai Tsou, fondateur de la dynastie des Ming ; le docteur Sun Yat Sen, fondateur de la République.

Si Nankin se lamente, l'ancienne capitale de Kublai, par contre, dilate sa joie et sa fierté dans les limites de sa géométrie rigoureuse.

Enfin ! Elle va pouvoir secouer sa léthargie, retrouver dans le mystère de ses yamens toutes les subtilités épicuriennes dont elle garde le secret. La foule discrète et feutrée des lettrés va revenir, et celle plus bruyante et plus argentée des hommes politiques, des hommes d'affaires et des diplomates.

Les 9.000 étudiants des six universités et collèges ont fait des processions monstres avec manifestations antiaméricaines. Toute la Chine a emboîté le pas. L'affaire est allée jusqu'au Congrès à Washington. Tout cela promet de beaux jours !

Ainsi songe Pékin, qui, elle aussi et tout comme sa rivale malchanceuse, a changé de nom bien des fois au cours de l'histoire. Elle s'est appelée Yenchow (Yen Chan-fu) au XII[e] siècle, pendant la dynastie des Soong. Puis elle devint Chung-tu (capitale centrale). Jusqu'à ce que, capturée par le Mongol Gengis Khan, elle fût baptisée Khanbalik (Cité du Khan) par Kublai Khan, petit-fils du conquérant.

Pékin (capitale du Nord) s'est même appelée elle aussi Nankin (capitale du sud) à la fin du X[e] siècle, sous la domination des Tartares Kitans, qui voulaient la distinguer d'une capitale plus nordique.

Ainsi va le sort fluctuant des villes.

Nankin ou Pékin ? Pékin semble avoir gagné la partie et la question a été réglée par un vote, me direz-vous. Naïfs Occidentaux ! Apprenez que rien n'est définitif et permanent en Chine. Heureusement !

D'après les dernières nouvelles reçues de Chine, le transfèrement de la capitale à Pékin n'est pas considéré comme faisable à l'heure actuelle en raison des hostilités, et Nankin est en fait la capitale.

Le seul résultat pratique du vote de la Commission à l'Assemblée nationale a été une mesure prise par le général Tchiang Kai Chek, qui a fait supprimer du texte de la Constitution l'article 7. Cet article décrétait que Nankin était obligatoirement la capitale de la République chinoise. La question reste donc ouverte.

En Chine, elle peut le rester longtemps.

CLAUDE RIVIÈRE.

Devant la porte Ha Ta Men, à Pékin, un agent règle la circulation de véhicules archaïques.

Pékin, capitale du Nord, comporte, elle aussi, des quartiers d'aspect très moderne.

Les chevaux chinois, petits et robustes, sont attelés à des charrettes pesamment chargées.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

A L'AFFUT DES BONS ROMANS

La multitude de romans qu'on imprime n'a d'égale que la misère de leur qualité. C'est pourquoi je parle si peu souvent de ce genre de livres dans ces colonnes, afin d'épargner à mes lecteurs les déceptions que j'éprouve trop souvent moi-même. (La vérité est que, c'est au théâtre qu'on a vu paraître la révélation littéraire de cette saison, avec *le Burlador*, de Mme Suzanne Lilar). Cependant, on s'efforce de guetter, dans une cohue de non-valeurs, les romans moins indignes d'attention et d'intérêt. Dès qu'il en paraît un, il ne court guère le risque de passer inaperçu. Il est aussitôt signalé, mis en avant, et connaîtrait plutôt un autre danger : celui d'être porté plus haut que son véritable mérite. Deux romans, ces jours-ci, ont le bénéfice d'une telle faveur, un français et un étranger.

Le français, c'est *les Reins et les Cœurs*, de M. Paul-André Lesort (Plon). Un copieux volume de cinq cents pages. C'est une œuvre catholique, et M. Gabriel Marcel, qui en a écrit la préface, nous explique dans quel sens il faut entendre cette qualification : non pour signifier que ce livre a une tendance apologétique, mais parce qu'il est, nous dit M. Marcel, « à base de charité », dans l'acception la plus large de ce mot. « Il ne s'agit aucunement de sympathie, mais, au contraire, d'un effort résolu pour pénétrer au delà du plan, superficiel malgré tout, où jouent les attirances et les répulsions spontanées. » Le romancier s'efforce d'abord de faire parler les vérités diverses de ses personnages, de leur faire dire chacun sa vérité, sans la trahir, en la montrant telle qu'elle est, dans une particularité aux trois quarts incommunicable avec les autres particularités parmi lesquelles elle se meut.

Car le dessein de M. Lesort est ensuite de faire voir que les hommes ne se connaissent pas, que tout se joue entre eux (et pour quel jeu redoutable parfois !) parmi des apparences. Le titre de son roman est tiré de la parole de l'Ecriture : « Dieu seul sonde les reins et les cœurs. » La créature humaine est loin de cette puissance-là. M. Lesort fait dire à l'un de ses personnages : « Que possédons-nous des êtres ? Une ou plusieurs images, quelques instantanés plus ou moins tremblés, plus ou moins brouillés, plus ou moins pâles ou noircis suivant nos humeurs et celle du temps ?... Où finit l'apparence ? Comment oserions-nous dire : voici l'être ? » Les hommes cheminent dans des solitudes parallèles, entre lesquelles le chrétien pense qu'il n'y aurait pas d'amour vrai si le monde était privé de la grâce.

Ces secrets qui se côtoient, enfermés dans des êtres qui s'ignorent mutuellement, M. Lesort en montre bien le jeu, par une multitude de petits chapitres juxtaposés, où le procédé du monologue intérieur est adapté à l'analyse psychologique de tradition française. Mais le livre ainsi bâti, avec beaucoup de puissance et de solidité, manque d'art pour mon goût. La langue que M. Lesort écrit a peu de prestige et tombe parfois dans l'incorrection. Sa peinture des vies humaines vaut par l'exactitude minutieuse des mille réalités qui la composent, non par la lumière que le regard d'un poète sait en faire émaner. M. Gabriel Marcel salue en M. Paul-André Lesort un nouveau romancier. Soit. Comme écrivain, nous lui demanderons d'apporter d'autres preuves de son talent.

Ce roman a un autre défaut à mes yeux. Le poids des conversations et discussions philosophantes y est vraiment très lourd. Ce n'est pas que je reproche à M. Lesort d'avoir mis trop d'idées dans son livre. La vie littéraire profonde n'est faite que de cela, et les thèmes maniés par M. Lesort sont parmi les plus émouvants qui puissent nous atteindre.

L'idée fondamentale en est même bouleversante. Elle assigne au genre humain la soumission aux relativités de la vie terrestre, tout en lui faisant reconnaître la puissance de connaissance absolue qui réside en Dieu seul. M. Lesort fait dire à l'un de ses personnages : « Je ne peux pas me mettre à la place de Dieu. Je suis pris dans un courant d'événements qui m'emprisonne, et je ne peux pas être en même temps au dehors pour le juger en observateur omniscient, transcendant. Plus même, c'est pour moi une faute que de chercher à prendre ce regard. Toutes nos fautes se ramènent là. *Sicut dei eritis*, c'est la parole même de toute tentation. »

Mais l'art du romancier, comme celui du poète, d'ailleurs, est de cristalliser les idées dans des formules qui nous soient offertes comme des fleurs ou des pierreries, non de les expliquer en dialogues interminables, qui se plaquent sur les situations romanesques de façon trop invraisemblable quelquefois. Les romans existentialistes succombent sous ce défaut pesant. M. Gabriel Marcel nous laisse entendre que le roman de M. Lesort serait le plus capable d'être opposé à ceux de l'école sartrienne. Le danger est peut-être que le lecteur laisse s'affronter ces romans de philosophes, en ne lisant ni les uns ni les autres.

L'autre livre auquel on promet en ce moment le succès est celui de l'écrivain italien Alberto Moravia, qui a pour titre *Agostino* (traduit par Jeanne Terracini, aux éditions Charlot). Une longue nouvelle plutôt qu'un roman proprement dit. Un petit chef-d'œuvre, ajoutent ses admirateurs. J'avoue que je me sens, pour ma part, plus réservé.

Tout d'abord, il est difficile de juger de la qualité littéraire d'un écrivain à travers une traduction, surtout si celle-ci paraît d'une qualité douteuse. Peut-être le texte original est-il d'un art accompli, condition presque indispensable à ce genre de récit. Cette histoire un peu trouble d'un jeune garçon qui apprend à souffrir dans sa chair et dans son cœur serait peut-être parfaite si on la lisait dans la prose d'un André Gide. La langue, d'une correction approximative, dans laquelle elle nous est offerte la dessert plus qu'elle ne la fait valoir.

Je viens de me référer aux récits d'André Gide pour donner une idée du genre dans lequel se situe *Agostino*. On pourrait songer aussi à l'une des nouvelles de Roger Martin du Gard, comme *Confidence africaine*, par exemple. *Agostino* a la même netteté précise dans le détail, le même dessin, conduit d'une main très sûre d'elle, qui cerne le trait sans l'appuyer ni l'estomper de bavures. Ce livre vaut, en ce sens, par une sobriété remarquable et un juste équilibre des péripéties, l'incident le plus important n'étant pas toujours celui qui est le plus longuement développé. Il y a dans ce récit toutes les qualités d'une bonne gravure. Les qualités et les défauts aussi : cette histoire racontée de façon unie a un peu le caractère d'une image traitée strictement en noir et blanc. Et l'on n'y voit guère le trait vibrer de l'émotion qui pourrait être sous-entendue.

C'est plutôt l'amertume qui affleure aux pages de cette douloureuse aventure adolescente. Un garçonnet adore sa mère, et vit dans le pur bonheur de cet amour innocent et enivré. Innocent ? Est-ce bien sûr, après tout ? Disons oui, puisque c'est si naturel. La mère d'Agostino est encore une jeune femme. Un jeune homme entre dans sa vie. C'est par là qu'Agostino va tomber dans d'affreuses découvertes sur les mystères de la chair et du cœur. Des initiations déchirantes fondent sur lui comme des oiseaux de proie. Elles ne cessent pas d'être de l'ordre sentimental, d'ailleurs, et c'est une des qualités de cette nouvelle que l'aventure du jeune héros soit purement psychologique. C'est une enfance au bord des abîmes où se traînent les hontes humaines.

Que manque-t-il au livre pour que son accomplissement réponde tout à fait à ce qu'on attendait ? Peut-être un mot plus frémissant, çà et là, afin que cette âme enfantine n'ait pas une sorte de consentement servile au viol moral dont elle est victime. L'analyse psychologique est, pour mon goût, trop froidement extérieure à son objet. Il semble que l'auteur étudie un cas plus qu'il ne vit une destinée. Mais peut-être faudrait-il lire son ouvrage en italien pour lui rendre pleinement justice !

LE THÉATRE

par YVES GANDON

UN NOUVEAU MISANTHROPE

LA ROUTE AU TABAC

C'est grande audace à une jeune compagnie que de s'attaquer au *Misanthrope*. Tout d'abord y faut-il la foi, qui crée en faveur des audacieux un préjugé favorable. Car, enfin, tous les grands acteurs se sont mesurés au rôle d'Alceste, et celui de Célimène n'a pas fini de faire gémir les grandes coquettes. M. Pierre Assy, qui, l'an dernier, s'était déjà signalé aux amis du théâtre par un excellent spectacle Tchekov, n'a cependant pas hésité à tenter une aussi périlleuse entreprise, et son courageux effort mérite d'être considéré avec toute la conscience qu'il a lui-même apportée à le poursuivre.

Le programme nous rappelle opportunément la définition donnée d'Alceste par Pierre Brisson : « Dès la première bourrasque, Alceste se proclame, bouillonne, se livre à plein tumulte. On voit le grand ingénu emporté par un grand sentiment. Il a de l'orage en lui bien plus que du dédain. Tout brûlant de colère et d'humeur, il gronde, éclate, condamne, s'indigne, retentit. C'est un misanthrope déployé... Trapu, sincère, borné, maladroit, il charge tête basse, la gorge pleine de grognements, prêt à tout détruire... » Cette définition même donne de la tablature à l'interprète. L'homme aux rubans verts est-il un énergumène incapable en toute occasion de contenir sa bile, ou un honnête homme dont la sensibilité ombrageuse ne se débride que par moment, pour aller d'un seul coup à l'extrémité de la fureur ? Est-il un maniaque morbide, ou un naïf de tendre complexion, un être tout d'une pièce, et impropre, comme tel, à la vie de société ?

La plupart de ceux qui tinrent, depuis Molière, ce rôle écrasant, ont opté pour la première hypothèse. Alceste a été pour eux le bourru, l'excité permanent, l'ours mal léché, une sorte d'hypocondriaque tout proche du malotru, quand il ne se confondait pas avec lui. M. Pierre Assy s'est délibérément écarté de cette conception traditionnelle de l'étrange amant de Célimène. Il a vu en lui un homme simple, bon, inapte à l'hypocrisie, et tout surpris de se voir seul innocent, mouton désarmé au milieu des loups, mais qui, parfois, devient enragé. Optique assez nouvelle pour prêter à la controverse, et qui risquait de n'être pas comprise. M. Pierre Assy n'a pourtant pas hésité à pousser jusqu'au bout de son propos. Son Alceste est et reste un brave homme, qui montre son cœur à nu, et chez qui la passion « toute pure » peut abandonner les éclats de la hargne pour se résoudre en plaintes discrètes, sinon dans les termes, du moins dans le ton qu'il met à les formuler.

Phot. Liptnitzki.

LYDIA LORE (ELLIE MAY), CLAIRE GÉRARD (SISTER RICE), MOULOUDJI (DUDE LESTER), PIERRE ASSO (JEETER) ET MARTINE CAROL (PEARL) AU 3e ACTE DE « LA ROUTE AU TABAC ».

Il l'a marqué particulièrement dans la chute du dernier acte, alors que le malheureux Misanthrope propose à Célimène de le suivre dans son désert. Encore un coup, il est permis de discuter cette façon de comprendre Alceste, mais on ne peut contester ni l'intelligence de l'artiste ni l'originalité de sa manière.

L'ensemble de la mise en scène, due à Pierre Assy, n'est pas moins intéressant. Ce jeune directeur a su grouper autour de lui et former des artistes convaincus, dont plusieurs semblent promis à une belle carrière : M. Raoul Guillet, Philinte élégant et nuancé, M. Jean Francel, Oronte d'un comique sûr, Mlle Colette Cervannes, aimable Eliante, et Mme Marthe Alycia, Arsinoé de tout premier ordre dans son jeu de prude artificieuse. Il serait injuste de ne pas mentionner les chatoyants costumes de Mlle Marie-Ange Schlicklin. Allez voir ce *Misanthrope*. Vous ne perdrez pas votre soirée.

Le spectacle est complété par un acte de M. Paul Guth, *Fugues*, qui obtint l'an dernier le prix du théâtre décerné par la Société des auteurs. La scène se passe dans un collège de province, peu avant la distribution des prix. Deux élèves ont fait une fugue, et le directeur réunit les professeurs pour délibérer sur les mesures à prendre. Un élève est retrouvé, mais l'autre a péri dans un incendie de forêt. Après avoir envisagé des sanctions, le directeur juge plus expédient de célébrer le disparu comme un héros. Le dénouement est un peu pâle et déçoit par un changement de registre par trop brusque. Mais Paul Guth n'en révèle pas moins, pour ses débuts sur la scène, un tempérament d'auteur comique, et l'on se féliciterait de le voir aller au delà de la pochade pour s'attaquer à un sujet plus ample. Là encore, comme acteur et comme metteur en scène, Pierre Assy a donné la mesure de ses grandes qualités.

Le théâtre de la Renaissance, sous la direction de M. Jean Darcante, a présenté *la Route au tabac*, trois actes de J. Kirkland, d'après le roman d'Erskine Caldwell, dans une adaptation de Marcel Duhamel. Cette pièce serait « une des plus considérables de notre époque », mais, contrairement à mon habitude, je préfère commencer par louer l'interprétation. Pierre Asso, dans le rôle de Jeeter Lester, fermier américain perdu de paresse et de misère, est hallucinant de vérité. Une création comme celle-là suffit à le classer parmi les meilleurs acteurs d'aujourd'hui. Mouloudji, en voyou abruti, n'est guère moins excellent, et je décernerai aussi les compliments qu'ils méritent à Charles Moulin, à la vivante Claire Gérard et aux parfaites Martine Carol et Lydia Lore, dont les jambes capiteuses ne sont pas moins éloquentes que la mimique. Je citerai enfin Marthe Mellot, pathétique dans un rôle muet, et l'intelligente Helena Manson.

La pièce, comme toute œuvre vraiment originale, a provoqué des réactions diverses et souvent vives. Certain critique a écrit que « c'est un coup de poing dans la figure » et qu' « un coup de poing est toujours valablement dramatique — quand on le reçoit ». La formule est discutable, mais peut s'appliquer ici.

On nous conte l'histoire d'une pitoyable famille de fermiers américains réduite à voler pour se nourrir. Sa misère sordide, ses disputes atroces, sa grossièreté sans remède, sa vie quotidienne, toute livrée à l'instinct, provoquent tour à tour un rire honteux de lui-même et les émotions les plus mêlées. Mais certaines scènes : le fils qui lâche des coups de pied dans le ventre à son père ou qui écrase sa mère en faisant marche arrière avec son auto et considère le cadavre d'un œil sec en ajoutant que la victime a eu bien tort de se trouver sous les roues, ces scènes sont d'une cruauté à laquelle on peut mal résister. Leur réalisme et, surtout, leur répétition n'ont pas manqué de faire crier à l'invraisemblance. On sait pourtant que dans cette voie le *Théâtre libre* était déjà allé assez loin. Les Américains nous montrent qu'ils peuvent faire beaucoup mieux dans le genre. Comme, par exemple, l'Empire State Building est plus haut de 30 mètres que la tour Eiffel.

La Route au tabac peut donc faire parfois penser à ces montages photographiques dont tous les éléments rapportés sont vrais, mais dont l'ensemble aboutit à une vision déformée de la réalité. Ici, pourtant, le « montage » dramatique présente un intérêt documentaire évident. La pièce a tenu l'affiche quinze années consécutives en Amérique, dont huit dans l'un des plus grands théâtres de New York. C'est sans doute que les Américains ont été frappés par son accent d'authenticité. A moins qu'ils ne se soient étonnés de découvrir que de tels échantillons d'une humanité misérable pouvaient encore exister sur leur sol.

Quant à la traduction de M. Marcel Duhamel, elle est audacieuse, certes, mais elle correspond assez fidèlement au texte original.

Curieuse pièce, en vérité, d'une vie inquiétante et forte, et qui crée une sorte d'envoûtement auquel on se dérobe difficilement.

La Route au tabac *sera publiée dans le numéro de* France-Illustration littéraire et théâtrale *du 17 mai.*

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

L'OPERA DE VIENNE

DEMAIN ou l'an prochain, l'orchestre et les chanteurs de l'Opéra de Vienne représenteront *Cosi fan tutte* et *Don Juan* avec la même aisance, la vitalité, la perfection légère que nous venons d'admirer au théâtre des Champs-Elysées. Mozart, au bout d'un labeur opiniâtre, leur est devenu naturel et facile. Une fois pour toutes, les pièces de ces adorables « mécanos » sonores sont vissées à leur place. Il n'y a plus de jeu ni de déraillement possible. Leur chef, le professeur Krips, dont le visage est comme une scène minuscule, un guignol où passent tous les gestes, les sourires, les plaintes et les éclats de rire, le docteur Krips, dont la baguette paraphe dans l'air toutes les mélodies et volette côte à côte avec les vocalises, n'avancera ni ne retardera plus ses « tempi » d'une fraction de seconde. Le chronomètre est indéréglable. Je pense qu'il n'y a pas, dans nos louanges, un atome de xénomanie (certes, non !) ni de snobisme. Il y aurait une ombre, bien plutôt, de tristesse. Car la comparaison entre ce que nous avons écouté et ce que nos théâtres lyriques font de Mozart est humiliante et tragique...

Qu'on ne parle pas de crise économique. Vienne est plus pauvre et plus démunie que nous. Les artistes y ont, autant qu'ici, besoin de gagner leur vie. Notre crise, à nous, je le répéterai mille fois, est politique et morale. Là-bas, instrumentistes, choristes, premiers rôles, tous consentent aux répétitions nécessaires. Ils font des sacrifices de temps, de fatigue et d'argent, pour atteindre à cette pureté, à cette minutie ravissantes... Elles nous frappaient surtout dans *Cosi fan tutte*, qui est à mi-côte dans l'œuvre de Mozart. Toute la technique de Mozart y brille, lance les feux ; c'est un éblouissement de facettes... Mais ce n'est pas ici, comme dans *Don Juan*, *les Noces* ou *l'Enlèvement au sérail*, que sont les grands mystères de Mozart ; ses voix du ciel. L'enchantement est venu de la transparence des timbres, de leur dosage infaillible, de la lumière qui passait entre les poutres déliées de la mélodie. Fosse d'orchestre et scène ne formant qu'un seul clavecin, pour ainsi dire, où une Wanda Landowska eût entrecroisé les chants, les rythmes, posé les soubassements des accords, allumé les cimes de trilles aigus. *Cosi fan tutte* frétillait et s'alanguissait ; bouffonnait ou câlinait... Quelle prestesse dans les récitatifs ; quel miel dans les *aria*, comme chaque accent était à sa place. Un des miracles de Mozart, le mariage mystique de la poésie du lied et de la gaîté de notre vieil opéra-comique, devenait sensible et éclatant. L'antique rivalité du chant et de l'orchestre s'évanouissait : les chanteurs étaient flûtes, hautbois sémillants, bassons ricaneurs, cors mélancoliques... Les cuivres et les bois chantaient et parlaient. Voilà comme il faut interpréter Mozart. L'effort ne se devine plus. Les acteurs ont leurs rôles dans le larynx et sur les lèvres ; l'orchestre jouerait sans partition. Les droits syndicaux se sont inclinés devant le culte de Mozart. Le bonheur de réaliser du beau tient lieu de bien-être matériel.

Que de détails inoubliables !... Sous un des airs de soprano, l'accompagnement agile et caressant des cors... Le rôle charmant de la suivante

Despina, inspiré de celui de Toinette du *Malade*, si gentiment enlevé par Mlle Emmy Louse ; l'air du ténor, où M. Dermota joue en virtuose d'une voix exquise... Tout de même, nous possédons d'aussi jolies voix, d'aussi bons acteurs. Mais c'est la discipline et la ferveur qui ne sont pas égales.

La distance entre les Viennois et nous est moins grande, dans *Don Juan*. M. Schoffler est bel athlète et chanteur brillant. Mais notre Pernet a plus de race ; et, jadis, Renaud fut plus enivrant. Seulement, toute la représentation a été excellente de mouvement. Elle n'a pas traîné. Le début du deuxième acte, qui paraît parfois un peu lourd, a filé comme un éclair, tant les récitatifs s'entrecroisaient vivement. Ici encore M. Dermota a chanté Ottavio avec un goût... angélique. Et comme le décor, simple, rectangulaire, formant réflecteur pour les voix, comme la mise en scène, soumise aux servitudes de la musique et qui n'hésite pas à amener la « diva » ou le chanteur devant le trou du souffleur à l'instant du grand air, m'ont fait plaisir ! Ce retour aux conventions prenait une fraîcheur délicieuse. Et la musique en semblait toute heureuse... J'ai cru, après l'air de doña Anna, que la seule faiblesse de la représentation serait Mme Celotari. Mais cet air terrible conviendrait mieux à une trompette qu'à un gosier humain. Et, au second air, Mme Celotari a montré les plus belles qualités de goût et de fermeté.

Quant au Leporello de M. Kuntz, c'est le plus leste et le plus spirituel que j'aie écouté depuis Fugère. Puisse la leçon nous servir ! Il n'y manque que de la volonté. Car les talents sans la volonté... Et puis, nous délivrer d'un modernisme de mise en scène qui contrarie Mozart et débilite la musique : rétablir le style mozartien, que Vienne, naturellement, a mieux connu, et bien conservé.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LE DIABLE S'EN MÊLE

SCÉNARIOS PUBLIÉS

C'est à juste titre que Norman Krasna est considéré comme l'un des meilleurs scénaristes américains, le rival de Riskin dans le genre de la comédie légère. Il a collaboré avec René Clair pour écrire *la Belle Ensorceleuse*, et nous voyons aujourd'hui *le Diable s'en mêle*, qui ne lui cède en rien en ingéniosité. Le sujet est simple : le propriétaire d'un grand magasin de New York a la lubie de se substituer au détective privé chargé de faire une enquête sur un mouvement syndicaliste qui fomente de l'agitation parmi ses employés. Il découvre que les dangereux meneurs sont de braves gens, et ceux-ci, en revanche, ont la révélation que l'affreux ploutocrate est un vieillard sympathique. La réconciliation des classes s'effectue sur le dos des directeurs, inspecteurs et chefs de rayon, qui portent seuls la responsabilité de la mésentente. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette vue du monde correspond à la stricte réalité. Mais celle qui consiste à nous montrer une même abjection déterminant les réactions de la foule et des individus (comme dans *Panique*, *Macadam* ou *le Revenant*) ou à répartir les bons et les méchants selon leur nationalité (comme dans tous les films de propagande) ne me paraît ni plus ni moins valable.

Rendons au scénariste cette justice qu'une fois son postulat admis il en tire les variations les moins conventionnelles et les plus amusantes. Le moment où le millionnaire incognito est amené sur l'estrade d'un meeting pour servir d'exemple vivant de la victime de la cruauté et de la rapacité du patronat est un chef-d'œuvre d'humour. La scène qui se passe dans l'invraisemblable cohue de la plage à Coney Island, un dimanche, ainsi que celle qui se déroule au bureau de police sont des modèles d'observation exacte et piquante à la fois. Et j'ai rarement entendu à l'écran une amoureuse s'exprimer d'une manière aussi simple, aussi touchante et aussi directe que la jeune vendeuse quand elle explique à celui qu'elle prend pour un collègue le sentiment qu'elle éprouve pour son fiancé.

Il est vrai que ce rôle est joué par Jean Arthur, qui n'est plus toute jeune ni très jolie, mais reste une de celles que je préfère. Bien qu'elle n'ait jamais atteint la réputation d'une Katherine Hepburn, elle partage avec elle le rare privilège d'avoir un regard intelligent — et elle a moins l'air de le savoir, ce qui est une qualité de plus. Charles Coburn est parfait dans le rôle du millionnaire. Sam Wood fait preuve dans la mise en scène de sa virtuosité de vieux routier. Sans doute, il ne possède pas le brio d'un Capra ou du Ford de *Toute la ville en parle*. Mais on peut lui faire confiance pour ne pas laisser perdre en route le moindre effet comique que contient une scène. Et il sait tirer le maximum du plus petit rôle.

Alors que pendant longtemps les scénarios n'ont paru présenter d'intérêt que pour les techniciens qui les utilisent, on commence à se rendre compte qu'il s'agit d'un genre littéraire qui a son mérite propre et dont la lecture vaut celle d'une pièce de théâtre. Jean Giraudoux a publié son dialogue de *la Duchesse de Langeais* et des *Anges du péché*. Et voici qu'un éditeur entame une nouvelle collection : « Les Classiques du cinéma français » (la Nouvelle Edition), où vient de paraître le dialogue de Henri Jeanson pour *Entrée des artistes*.

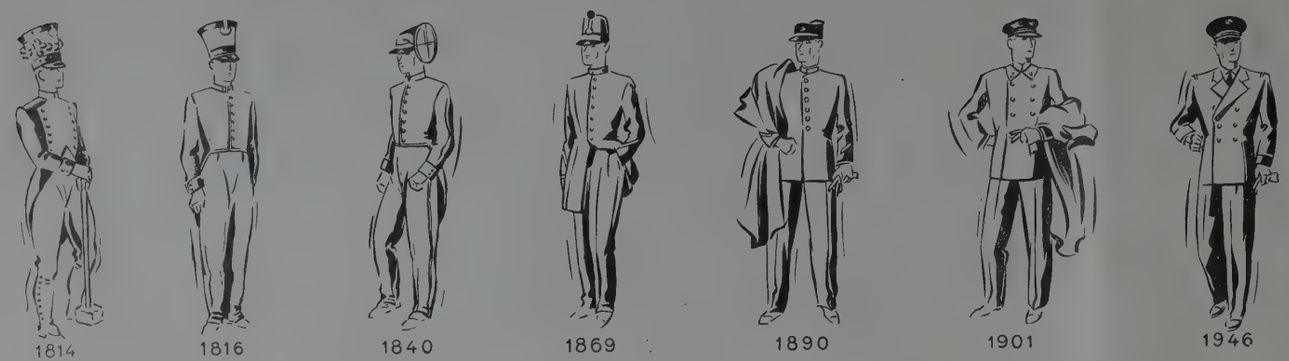
Il serait téméraire de porter un jugement sur cette tentative d'après le premier volume. Celui-ci se présente dans des conditions spéciales qui ne se reproduiront pas pour les autres. D'abord, *Entrée des artistes*, en dépit des éloges rassemblés avec soin à la fin de l'ouvrage, a été et demeure un film médiocre. Puis ce n'est pas, à proprement parler, le scénario qui est publié (son auteur est, d'ailleurs, André Cayatte, qui est à peine mentionné), mais le dialogue à l'état brut, avec quelques indications de jeux de scène. C'est tant mieux pour la facilité de la lecture ; reste à savoir si le résultat serait aussi satisfaisant pour un film où les images conservent leur autonomie et ne sont pas simplement chargées d'illustrer un texte.

Puisque le dialogue d'Henri Jeanson se suffit à lui-même, il est permis de le juger tel quel. On est surpris de le trouver encore plus insupportable à la lecture qu'à la représentation. Je me demande si *Mister Flow* et *Pépé le Moko*, qui m'ont laissé, à la différence d'*Entrée des artistes*, un bon souvenir, perdraient autant à être privés de l'interprétation et de la mise en scène.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que l'ouvrage soit complètement dénué de mérite. Dans la préface, d'une insolence et d'un mépris éclatants pour le cinéma, que Louis Jouvet a consenti à écrire, il rappelle qu'avant de se mettre à l'ouvrage Henri Jeanson et Marc Allegret sont venus assister à un cours qu'il donnait au Conservatoire. Dans la salle voisine il y avait classe de piston. A tour de rôle les élèves jouèrent une scène du *Paquebot Tenacity*, de Charles Vildrac, des *Caprices de Marianne*, d'Alfred de Musset, de *l'Occasion*, de Prosper Mérimée. Henri Jeanson a noté avec soin les propos tenus par Louis Jouvet, quelques-uns de ses tics, de ses expressions, de ses façons d'indiquer un jeu de scène ou de corriger une intonation. Dans le film, Louis Jouvet a joué le rôle du professeur et ses élèves, les rôles de ses élèves. On retrouve dans le dialogue deux des trois scènes en question (*l'Occasion* a été remplacée par *la Nuit d'octobre* à la suite d'un puissant effort d'imagination) avec toute la perfection, aux dires de Louis Jouvet, bien placé pour le savoir, d'un calque et d'une sténographie. Ce qui vaut à *Entrée des artistes* une séquence d'un intérêt indiscutable à la fois pittoresque et historique : l'enregistrement d'une leçon de Louis Jouvet au Conservatoire vers 1937. Ce n'est pas négligeable.

Une scène du « Diable s'en mêle » : Charles Coburn vient en aide a Jean Arthur.

EXPOSITION DES ÉCOLES



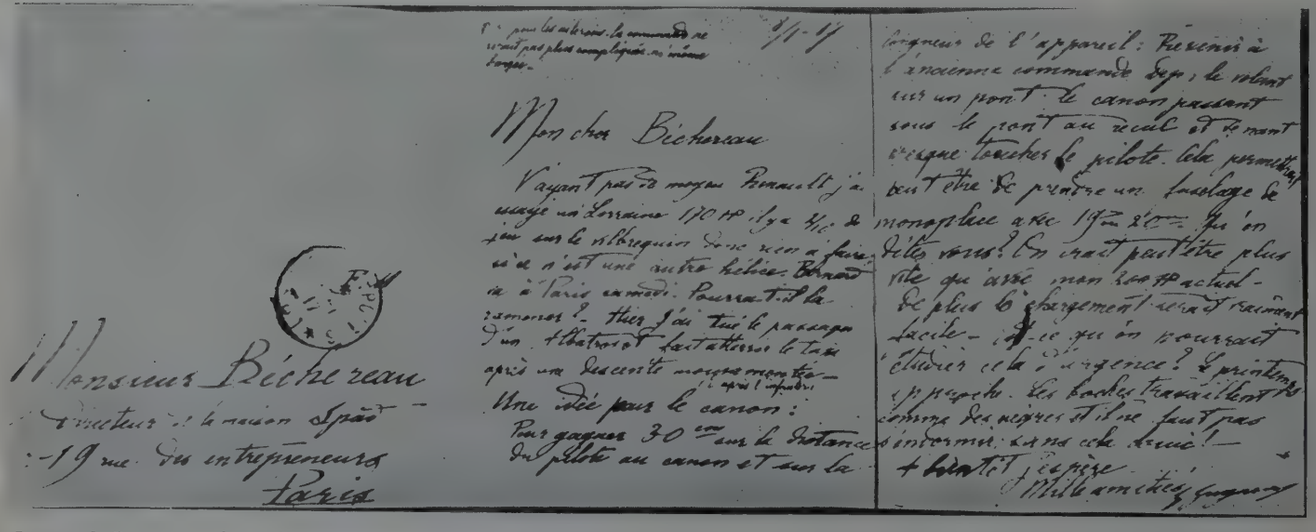
D'ARTS ET MÉTIERS

A L'OCCASION du centenaire de sa fondation, la Société des anciens élèves des Ecoles nationales d'arts et métiers vient d'organiser en son hôtel de l'avenue d'Iéna une exposition rétrospective montrant quelles ont été les principales réalisations des anciens élèves des six grandes écoles. Sans doute, bon nombre de ces réalisations sont-elles déjà connues du grand public, mais il en est d'autres qui le sont moins et dont l'importance cependant est telle que l'on se devait de les signaler à une heure où la technique française doit plus que jamais être à l'avant-garde.

S'il fallait résumer cette exposition des Gadzarts au service du pays on pourrait dire simplement qu'elle est à la gloire de l'industrie française. Pas une branche, en effet, qui ne soit représentée : travaux publics, armement, aviation, automobile, chemins de fer, électricité, mécanique générale, industrie du pétrole, autant de spécialités dans lesquelles se sont illustrés des dizaines d'ingénieurs formés par les Ecoles nationales d'arts et métiers. Il faudrait en citer les noms, mais ils sont trop. Sait-on cependant que tous les plus grands ponts qui ont été construits dans le monde l'ont été avec la participation d'anciens élèves des Arts et Métiers ; que le plus grand laboratoire de recherches existant à ce jour a été construit en 1940, aux Etats-Unis, par Houdry, un Gadzart dont les procédés catalytiques de traitement des pétroles ont permis des progrès considérables ? En 1944, cinquante-neuf usines américaines utilisaient ce système qui a été à la base de la victoire des aviations alliées, car il a permis de fournir aux appareils un carburant grâce auquel ils pouvaient effectuer des raids à longue distance.

Ceci n'est qu'un exemple, pris entre cent autres, de l'activité des Gadzarts, activité qui s'échelonne entre les réalisations les plus minutieuses, telles que le composteur des receveurs d'autobus parisiens, dont on ne soupçonne pas la complexité, et les installations les plus gigantesques. Par cette exposition, qui sera transportée à la prochaine foire de Lyon, la Société des anciens élèves des Ecoles d'arts et métiers a fait plus que de marquer un centenaire, elle a prouvé la diversité et l'efficience du génie français.

Sur l'escalier de l'hôtel des Arts et Métiers, quelques Gadzarts présentent les « clefs d'Ex » qui sont attribuées au dernier élève ayant passé le concours de sortie et qui est censé fermer l'école. Ces clefs portent le monogramme A. M. et, dans le bas, Ex, c'est-à-dire « ancien ».



Le grand Guynemer adressa le 8 janvier 1917 cette letre à Béchereau, constructeur des fameux Spad, ces appareils qui contribuèrent tant à la victoire des ailes françaises pendant l'avant-dernière guerre. Ainsi que tant d'autres ingénieurs, Béchereau était un ancien élève des Arts et Métiers.

DESSINS ANCIENS

Me Etienne Ader, avec les experts Catroux et Max Kann, a présenté à l'Hôtel Drouot, ces jours derniers, une série de dessins anciens comme on n'en voit plus guère dans les ventes. Il y avait notamment une pierre noire avec rehauts de blanc de François Boucher, *Vénus et l'Amour* (20,5×30,5) ; une sanguine d'Hubert Robert, *la Statue* (44,5×33,5), dont la blancheur se détachait classiquement sur un fond de jardin à l'italienne, et une pierre noire de Jean-Honoré Fragonard, *Vue des jardins de la villa Falconieri, à Frascati* (20,5×29), de la série des Fragonard d'Italie, généralement très appréciée. Tandis que les deux premiers étaient adjugés 88.000 francs et 63.000 francs, le Fragonard a fait 152.000 francs, ce qui n'est pas extrêmement cher si l'on sait que le 8 février 1945 une toute petite sépia (22×17,5), *la Cuisine*, a été cotée 310.000 francs et que le 20 décembre 1944 (deux ventes Ader également, la première avec Me Tilorier) une autre sépia de Fragonard, *les Beignets* (27×37), a atteint 400.000 francs.

A noter que le 18 décembre dernier une sanguine du même style et de la même série italienne de Fragonard, *la Villa d'Este* (20,8×33,7), avait été payée 160.000 francs. Elle était également inanimée, comme le dessin cité plus haut.

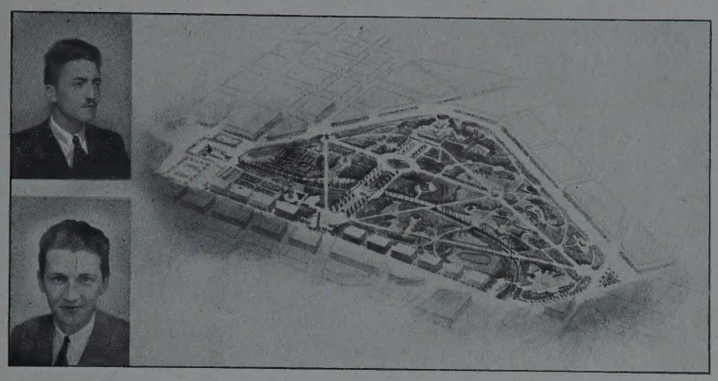
Donc, pas de baisse sur les bons dessins anciens. Beaucoup plus fréquents que ceux de Fragonard, les dessins d'Hubert Robert (d'une classe au-dessous) ne sauraient prétendre aux mêmes cotes.

Par contre, Jean-Michel Moreau rejoint parfois Fragonard par les prix, sinon par la qualité (du moins dans les dessins, car il n'est pas peintre) : à la vente Mottart, une pierre noire et sanguine de lui, *la Foire de Gonesse* (14,6×9,4), pleine de bonne humeur et de brio, qui rappelait ses meilleures figures pour La Fontaine, Regnard, Voltaire et Bernardin de Saint-Pierre, monta à 200.000 francs. C'est un record.

A. F.

Buste d'adolescent, *sanguine 35×30 de Greuze, adjugée 34.000 francs par Me D.-H. Baudoin ; experts : MM. Catroux et Max Kann.*

PETITES CHRONIQUES



L'ARCHITECTURE FRANÇAISE EN SYRIE

Par l'intermédiaire des légations qui le représentent à l'étranger, le gouvernement de la République syrienne faisait savoir, il y a quelques mois, aux architectes du monde entier qu'il organisait un concours pour l'aménagement d'un jardin de 13 hectares dans la ville d'Alep.

Plus de trois cents concurrents, dont trente-six Français, envoyèrent leurs projets, et, bien qu'il y eut parmi eux plusieurs personnalités fort connues, ce fut un jeune architecte paysagiste et décorateur parisien qui obtint le premier prix.

Le projet que M. Augustin Bonnet a établi avec l'aide de M. Max Graveleau, jeune architecte du gouvernement français, comporte la construction d'un vaste bâtiment dont la salle principale pourra contenir six cents personnes et où la municipalité d'Alep pourra donner des fêtes et des réceptions. Des fontaines et des jets d'eau lumineux apporteront à cet ensemble une note parisienne et rappelleront les jardins du Trocadéro.

A côté de cette partie « à la française », l'ensemble du parc respecte le cadre général. On y trouve des volières, un théâtre de verdure, un château d'eau servant d'abri pour les oiseaux et plusieurs installations pour les enfants telles que manèges, guignol et terrain de jeux.

Ce projet, très complet, en l'emportant sur tous ceux présentés par des étrangers, fait honneur à l'architecture française et prouve qu'en Syrie notre influence en matière d'art est toujours aussi grande.

L'AVANCE DE L'HEURE

Lorsque M. Honnorat fit adopter l'heure d'été par le parlement français, en 1916, il se heurta à une vive opposition des milieux ruraux. Une expérience de trente années permet aujourd'hui d'apprécier les avantages de cette importante réforme. L'Académie des sciences morales vient d'entendre à ce sujet une communication très développée de M. Malégarie, qui a dirigé, entre les deux guerres, les services parisiens de distribution d'électricité.

La pratique de l'heure avancée, entraînant une épargne de lumière artificielle, permet une marche plus économique des centrales électriques. On peut calculer, en étudiant attentivement les courbes de puissances du réseau électrique parisien, que dans une année l'économie d'énergie considérée équivaut à la consommation d'électricité du pays tout entier en une semaine de plein hiver, soit 500 millions de kWh. (la moitié de la consommation annuelle des Parisiens).

En outre, lorsque, vers 19 heures, la puissance appelée par le réseau atteint son maximum et que les machines des usines donnent à plein, l'avance de l'heure permet d'obtenir un abaissement de consommation de 40.000 kilowatts environ, soit la puissance d'une machine déjà importante. Si l'on avance l'heure en hiver, on réalise donc l'économie d'une machine avec ses accessoires (turbine, chaudière, etc.). Ce qui équivaut, pour l'ensemble du pays, à l'économie du matériel d'une centrale de 200.000 kilowatts, c'est-à-dire 4 milliards de francs.

M. Malégarie conclut en se déclarant partisan d'une avance généralisée de deux heures en été et d'une heure en hiver qui présenterait, outre de sérieux avantages économiques, des avantages sociaux en offrant aux Français quatre heures de jour solaire supplémentaires pendant la belle saison.

BIBLIOGRAPHIE

A travers l'empire français

M. Paul-Louis Rivière, qui, à la faveur de missions diverses, a parcouru le monde entier, vient de faire paraître, aux éditions Delagrave, un ouvrage fort instructif sur l'empire français. L'auteur a rapporté de ses voyages une documentation considérable, dont il a déjà fait profiter le public à maintes reprises, et son dernier ouvrage est une synthèse de l'œuvre immense que la France a accomplie dans ses possessions. M. Paul-Louis Rivière souligne dans son avant-propos que ce livre est principalement destiné à la jeunesse, à son éducation, à sa formation. Les jeunes n'entendent aujourd'hui que trop souvent la voix des critiques pour qu'il soit nécessaire que d'autres voix apportent des arguments instructifs. L'amiral Lacaze, dans sa préface, dit que ce livre est tout à la fois « une vision, un enseignement et un plaidoyer ». Aucune phrase ne pouvait mieux définir l'ouvrage de M. Paul-Louis Rivière.

REVUE DU CINÉMA

Le Tournant décisif

De la bataille de Stalingrad, le scénariste et le metteur en scène Frédéric Ermler ont retenu à peu près uniquement les discussions d'état-major auxquelles elle a donné lieu. C'est un point de vue défendable, encore que le cinéma ne paraisse être le moyen d'expression rêvé pour cette conception. Le livre ou le théâtre feraient mieux l'affaire. De plus, le parti pris de n'appeler jamais les choses par leur nom, mais de dire « la ville » pour Stalingrad, « le fleuve » pour la Volga, etc., devient vite agaçant. Il n'y a que Staline qui ait le droit d'être nommé ; pour un peu, on s'attendait à ce qu'on le désigne par « le père des peuples » ou « le numéro 1 ».

D. M.

Dans le territoire de la Sarre l'influence de la France est toujours demeurée vivante. Depuis quarante ans une petite nièce du maréchal Ney, Mlle Dora Dimes enseigne le français aux enfants de Sarrelouis.

JÉROME ET JEAN THARAUD
de l'Académie française
VIEILLE PERSE ET JEUNE IRAN
in-16 — 120 fr.

LUC ESTANG
PRÉSENCE DE BERNANOS
précédé de
DANS L'AMITIÉ DE LÉON BLOY
par GEORGES BERNANOS
in-16 — Collection "Présences" — 180 fr.
PLON

LE DEUXIÈME NUMÉRO DE
France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 AVRIL
Au sommaire :
FAUX HASARDS ET FAUX TÉMOINS
Chronique de Louis MARTIN-CHAUFFIER
POUR UN VITRAIL - UN COLPORTEUR
LE MAGASIN DE PORCELAINE
Nouvelles de Marcel ARLAND
LE BURLADOR
Pièce en 3 actes de Suzanne LILAR
VOIR CONDITIONS D'ABONNEMENT EN DERNIÈRE PAGE DU NUMÉRO

Les Grands Succès Étrangers
STUART CLOETE
LE GRAND TREK
The Turning Wheels
traduit de l'anglais
par H. CHATEAUMINOIS et J. CARTON
Sur leurs roues qui tournent en quête de la Terre promise, les grands chariots emportent le rêve d'un peuple passionné de vie et de liberté.
Le vol. : 390 fr. — 44e mille
ARTHAUD

GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ
LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

JUL 2 1947

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

TARIFS D'ABONNEMENT

Conformément aux dispositions de la loi du 2 janvier 1947, une baisse de 5 % est appliquée sur le prix des abonnements.

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES (nouveau prix). . 6 mois **950 fr.**
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.

ÉTRANGER
I - Pays accordant une réduction d'affranchissement. . 6 mois **1.300 fr.**
II - Pays exigeant le plein tarif d'affranchissement. . — **1.400 fr.**
SUISSE 6 mois : francs suisses 44 — Bureau LES BRENETS C. P. IV b 2780
GRANDE-BRETAGNE, 6 mois : 3 £ — Anglo-French Periodicals & Publicity, 25, Villiers Street, LONDON W. C. 2.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.
Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage. — **Les numéros spéciaux seront servis sans augmentation du prix de l'abonnement.**
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

PHILATÉLIE

LES TIMBRES ET L'ESPÉRANTO

Les amateurs d'utopie ont souvent souhaité qu'une langue universelle, instrument de paix et de compréhension mutuelle, fût un jour adoptée par tous les hommes. Les timbres, petites étiquettes voyageant à travers le monde, auraient pu servir de véhicule commode à une telle invention, mais connaissez-vous, en fait, beaucoup de timbres qui portent une légende en *espéranto*, cet idiome étant le plus répandu des langages internationaux ?

Il faut d'abord remarquer que le français a été et reste encore la langue officielle de l'*Union postale universelle*, association mondiale fondée en 1874 ; de nos jours on retrouve des légendes en français sur les timbres d'Afghanistan, de Bulgarie (1940-1943), d'Iran (jusqu'en 1938), de Syrie et du Liban ; et, surtout, en Egypte depuis 1879. Des inscriptions en notre langue figurent sur les *cartes postales* émises dans de nombreux pays pour le service international.

A côté du français — et de l'anglais, dont la valeur comme langue internationale a été reconnue par certains pays — l'espéranto fait figure de parent pauvre. On le voit apparaître en 1925 seulement sur des vignettes russes, émises en l'honneur du physicien Popov, considéré en U. R. S. S. comme l'inventeur de la radio. L'année suivante, le « sixième congrès prolétarien espérantiste » est commémoré par deux valeurs avec légende bilingue, russe et espéranto. En 1927, c'est l'inventeur de cette langue, le docteur Zamenhof, qui apparaît sur un timbre de 14 kopecks, à l'occasion du quarantième anniversaire de la publication de son livre sur la langue internationale, paru en 1887 sous le nom de « docteur Espéranto », c'est-à-dire « celui qui espère ». Deux autres timbres russes, les 1 et 3 roubles de 1930, ont encore un texte espéranto, et depuis cette date le russe figure seul sur les émissions de l'U. R. S. S.

On ne retrouve l'espéranto qu'au Brésil : en 1937, sur le 300 reis du congrès espérantiste ; la même année, sur le 300 reis commémoratif du cinquantenaire de la langue ; enfin, sur le 40 cruzeiros du congrès qui s'est tenu en 1945 à Rio de Janeiro.

JACQUES BELLAY.

UN BON PLACEMENT...

Nous avons appris, de source autorisée, que la maison Couturier, 18, rue Wurtz, à Paris (13e), lançait actuellement une belle spécialité de timbres de France : il s'agit de timbres français modernes non dentelés, à tirage très réduit, variant de 250 à 2.000 exemplaires. Si l'on considère que les émissions récentes de timbres commémoratifs accusent presque toutes un tirage approchant les 5 millions, on reconnaîtra volontiers que les non dentelés modernes constituent, en raison de leur nombre restreint, un placement de tout premier ordre. Aussi ne saurions-nous trop conseiller aux lecteurs que ces timbres pourraient intéresser de s'adresser directement, pour plus amples renseignements, à M. L. Couturier, qui se tiendra à leur disposition tous les jours de 9 heures à 18 heures (tél. Gob. 93-39).

(Communiqué.)

Le Spécialiste du beau timbre...
— Timbres rares non dentelés tous pays —
P. BELLION, *Expert.*
12, *rue Lavoisier* - PARIS (8e) - Tél. ANJou 30-78
Vient de paraître : CATALOGUE ILLUSTRÉ des Timbres de France 1947. *Franco :* 30 fr.

OPÉRA 22-97
Georgette Lené
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE VERRE DE MONTRE
FLEXIVA
GARANTI UN AN FABRICATION SELIVA

ECHOS ET NOUVEAUTÉS

DÉFENDEZ VOTRE BIEN

Le succès d'un cambriolage dépend plus encore de la négligence de la victime que de l'audace du cambrioleur...

LE rôle de TÉLÉMATIC est de déceler toute tentative d'effraction ou d'intrusion à l'égard des locaux ou objets qu'il protège, de donner l'alarme et, par là, de contraindre le malfaiteur à la retraite.

Des DISPOSITIFS DÉTECTEURS appropriés aux risques les plus variés décèlent les premiers efforts d'intrusion des malfaiteurs. Ils transmettent leurs perceptions, grâce au circuit électrique sur lequel ils sont intercalés, à un tableau central qui les traduit en alarme sonore et lumineuse.

Tous ces éléments, détecteurs, circuits, tableaux de commande, sont rigoureusement INVIOLABLES. Toute tentative de sabotage, de jour comme de nuit, est immédiatement décelée et signalée. L'installation est donc autoprotégée.

C'est assez dire que de telles garanties excluent l'utilisation d'éléments quelconques collectés au hasard et ne peuvent être offertes que par un installateur alliant, comme TÉLÉMATIC, la technique la plus récente à une expérience de longue date.

Pour tous renseignements, s'adresser à : LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). ÉTO. 06-30.

VOICI LE PRINTEMPS...

... et dans un mois les premiers semis. En prenant dès maintenant vos dispositions, vous avez la possibilité d'avancer la récolte de vos primeurs de plusieurs semaines : il vous suffit de recouvrir vos semis de châssis VITREX.

Ils préserveront les jeunes plantes des derniers froids et des intempéries.

Grâce aux merveilleux châssis VITREX vous pourrez, comme dans le Midi, cultiver les primeurs les plus rares et vous aurez la joie de les récolter en abondance.

Notice sur demande à VITREX, 48 *bis*, rue La Fayette, Paris.

FUMEURS !..

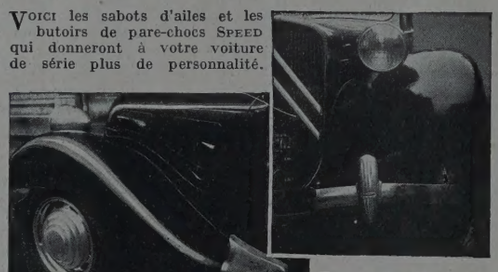
... plus besoin d'allumettes ni de briquet, si vous avez sur votre bureau l'allumeur électrique CELT.

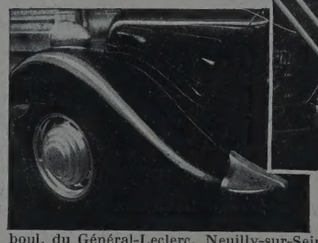
Cet appareil se présente sous la forme d'une petite boule ronde ; un interrupteur automatique le fait fonctionner dès qu'on le soulève et l'arrête dès qu'on le repose. CELT est donc toujours à votre disposition et à celle de vos visiteurs.

En vente dans toutes les bonnes maisons. Gros : ETS CHAFFOTEAUX, 15, rue Bisson, Paris. Notice M sur demande.

ENJOLIVEZ VOTRE VOITURE

VOICI les sabots d'ailes et les butoirs de pare-chocs SPEED qui donneront à votre voiture de série plus de personnalité.





En vente chez votre garagiste.

BRISSONNET, 22 *ter*, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAIL. 87-40.

LE DIRECTAPHONE

COMME son nom l'indique, cet appareil vous permet de transmettre à tout moment, par haut-parleur, des instructions immédiates à vos subordonnés et de recevoir instantanément leur réponse. Vous évitez ainsi les temps morts entre votre pensée et sa transmission à l'autre extrémité de vos bureaux ou de votre usine.

Avec DIRECTAPHONE vous serez partout où votre présence s'impose, vous contrôlerez tout, vous serez en rapport constant avec tous vos services sans y apporter de perturbation ; il vous sera ainsi possible d'imprimer à votre affaire le propre rythme de votre activité.

DIRECTAPHONE ne fait pas double emploi, puisque, grâce à lui, vous pouvez établir une liaison directe entre vous et vos chefs de service, eux-mêmes reliés à chacune des branches qu'ils dirigent, et assurer un réseau de communications très souple et qui comblera heureusement les lacunes que comporte forcément votre réseau téléphonique habituel.

Une réalisation sûre, des possibilités énormes, telles sont les garanties que vous apporte DIRECTAPHONE. Documentation détaillée envoyée sur demande à : LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e).

PROTÉGEZ VOTRE VOITURE !...

LA peinture cellulosique est soumise à de grandes variations de température : de —15° en hiver à +45° en été. La peinture est une matière vivante qu'il faut nourrir si on veut la voir durer, sinon elle sèche, se fendille, le métal étant à nu sera rongé par la rouille.

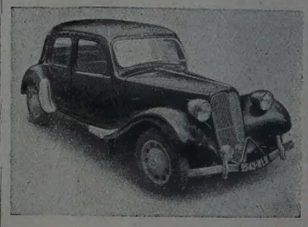
NAX-CLEANER lui donne l'éclat du neuf. NAX-WAX la recouvre d'une pellicule protectrice.

De fabrication française, les produits NAX ont été créés par les meilleurs techniciens américains.

NAX donne l'éclat et... le garde. Établissements R. D., 15, av. de Grande-Bretagne, Monte-Carlo, Pté Monaco.

LA PARURE UTILE

CRÉÉS par ROBRI, les sabots d'ailes ont leur utilité. Les modèles pour l'arrière sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour les ailes AV, des types « moyen » et « long », se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*. De plus, ces pièces, étant fabriquées en aluminium moulé, sont d'une grande rigidité, sont imbosselables et font office de *protecteurs latéraux* contre les chocs. D'un fini irréprochable, sans floritures et dans la ligne sobre et nette des autres accessoires (phares, pare-chocs, etc.), les sabots d'ailes ROBRI sont des véritables *enjoliveurs*, inoxydables et très facilement adaptables.



Indépendamment de sa gamme de sabots d'ailes, ROBRI fabrique des butoirs de pare-chocs, des flammas pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la voiture. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires.

Documentation détaillée sur demande à SAAP-ROBRI, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

L'ESSENCE ET RARE...

chère et, surtout, de mauvaise qualité. Elle provoque un *calaminage* rapide, le moteur « cliquette », les reprises sont médiocres.

Pour remédier à ces inconvénients et assurer le *graissage rationnel* et la protection des hauts de cylindres, il suffit d'ajouter un comprimé STICOÏDS à 5 litres d'essence.

STICOÏDS : *le fortifiant des moteurs fatigués.*

La boîte de 40 comprimés (pour 200 litres) : 40 francs. Baisse générale assurée. Vente en gros aux commissionnaires : S. T. I. C., 36 boulevard de la Bastille, Paris (12e). Tél. : DOR. 70-30.

ELVINGER

Si vous fumez ...

DENTIFRICE
NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS

Hl LOUVOIS 200 ch. av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - PARIS (2e)

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

USAGERS DES TOILES "HIMALAYA"

ATTENTION ! ! !

Les **Tissages HIMALAYA** communiquent :
Il nous est parvenu que des tissus de qualité inférieure étaient fréquemment offerts sous les marques :

HIMALAYA - RESISTEX - THIBET

Pour couper court à ces pratiques, désormais toutes nos fabrications porteront en lisière l'une de nos marques déposées.

Pour VOTRE GARANTIE, exigez donc sur la lisière de votre toile de tente les marques **HIMALAYA** ou **RESISTEX** sur celle de votre tissu de sac de couchage, la marque **THIBET**

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ
LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

FOIRE DE BÂLE
12 AU 22 AVRIL 1947
EXPRESS-PUBLICITÉ

FOIRE DE BALE

Tous renseignements auprès des Représentations suisses et à la Chambre de commerce suisse en France, 16, av. de l'Opéra, Paris.

GARDE-MEUBLES - DÉMÉNAGEMENTS
BEDEL
17, Rue Monsigny - Tél : Ric 54-93

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

AVONS ACQUÉREURS
Hôtels particuliers, IMMEUBLES, APPARTts
Fermes, Domaines et châteaux.
DÉFENSE DU PROPRIÉTAIRE
27, rue d'Athènes - PARIS — TRI. 14-98

PROPRIÉTÉ

PETIT CHATEAU ancien, prox. Seine et Eure, parfait. aménagé, 5 ch., 5 s. de b., cottage pour amis, 3 ch., 3 bains, 20 ha. boisés, piscine, tennis. Exclusivité. 132, Haussmann. Paris. LAB. : 69-34. **FEAU**

AUZOUX-DESEYNE
OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES
165, Boul. Haussmann, PARIS

VIGNOBLE IMPORTANT
en Vaucluse, 80 hectares, cave et instal. modern., mais. maître et imp. bât. Prix à débat.
Agence CUREL, CAVAILLON (Vse).

BELLE MAIS. bourg. à vend., 160 km. Paris, 35 de Deauville, près gros vill. (dr, phar., etc.), 8 pièces, 2 bains mod. tt conf., parf. état. Pavil. gardien, garages, étable. 1 ha 76 a 65 dont pâtures. Libre, à proxim., possib. acq. **FERME MODÈLE** de 73 ha 35 a 52. S'adres. à Me DESNOS, notaire à Bonnières (S.-et-O.) - Tél. 21.

PIERRE BLIN
DE PÈRE EN FILS DEPUIS 1847
Crée et exécute le meuble que vous désirez
3, RUE D'ARGENTEUIL. PARIS 1er
AVENUE DE L'OPÉRA

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE - SEINE

FRIGO PLANCHE
QUALITÉ 47
FABRICATION IRRÉPROCHABLE

Fruit de 15 ans d'expérience
SIMPLICITÉ - SÉCURITÉ

200 LITRES DE CAPACITÉ
Hauteur : 1 m. 50
Largeur : 0 m. 70
Profondeur : 0 m. 70
Émaillé blanc, filets or,
Éclairage intérieur.

UN SEUL MODÈLE - UNE SEULE QUALITÉ - UN SEUL PRIX

FOIRE DE LYON PETIT PALAIS Groupe 38 Stands 168 et 169

R. PLANCHE & CIE
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)

Pourquoi je préfère la pipe ABDULLA ?

PARCE QU'ELLE EST LA MEILLEURE

SA BRUYÈRE DE GRAND CRU RIGOUREUSEMENT SÉLECTIONNÉE GARDE AU TABAC TOUT SON AROME

SON SYSTÈME SPÉCIAL ÉLIMINE COMPLÈTEMENT LA NICOTINE ET SE NETTOIE FACILEMENT

LÉGÈRE A LA BOUCHE, DOUCE DÈS LA PREMIÈRE PIPE, C'EST LA PIPE DU VRAI FUMEUR

La griffe A sur le tuyau est une garantie de qualité

SYSTÈME BREVETÉ ANTINICOTINE

ABDULLA
DRIBACCY PIPE · 173 NEW BOND ST · LONDON

COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

JUL 2 1947

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.